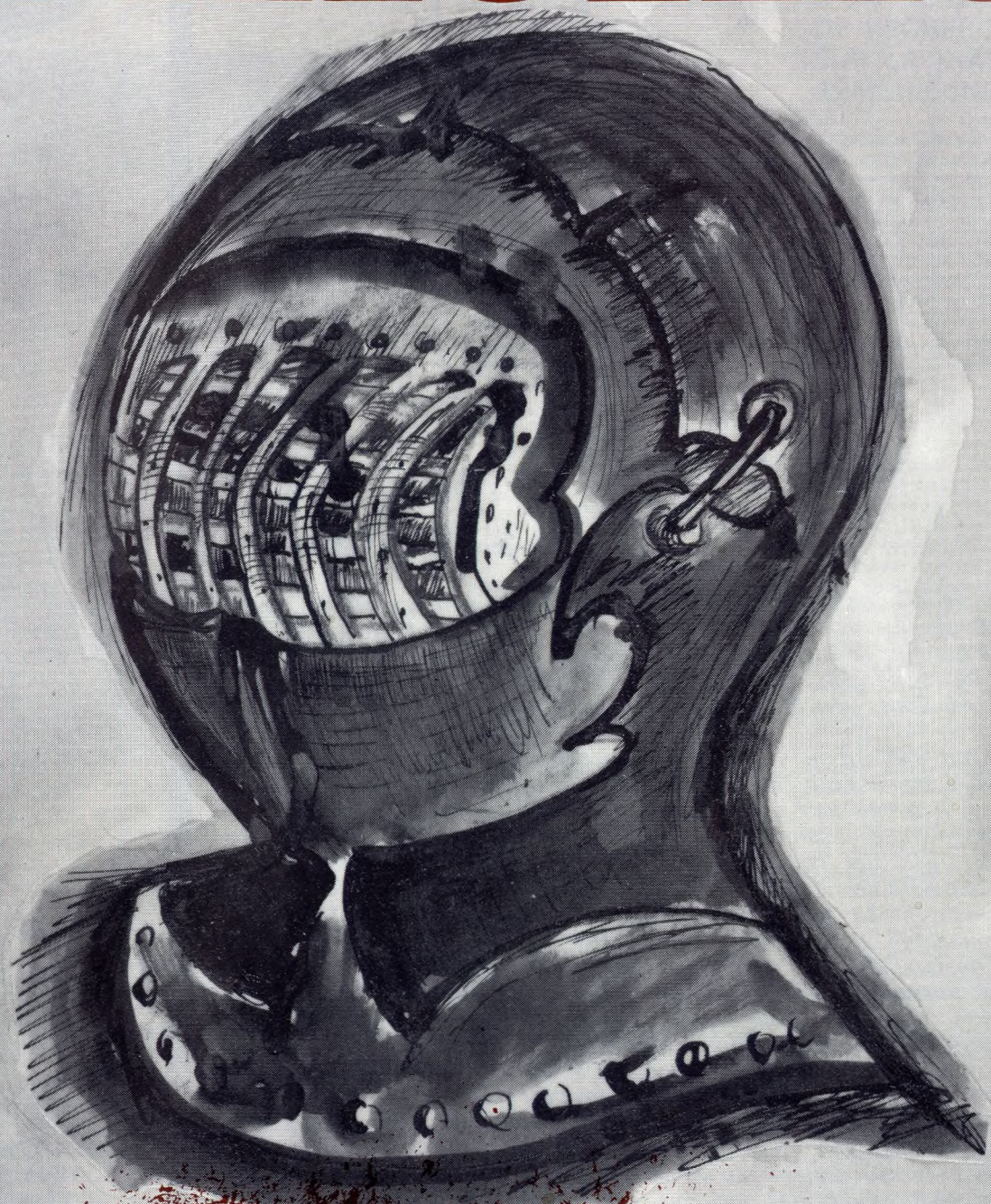


armenia



**LE MASQUE DE FER
est-il
ARMENIEN**

éditorial

POUR SURVIVRE

par Jacques CASSABALIAN

La Commission des Droits de l'Homme peut bien proclamer, dans l'article 18 de ses statuts, « qu'en développant et en enrichissant la langue maternelle, la littérature et la culture des minorités, la culture mondiale se développe, s'enrichit et rend service à l'humanité », la réaction des Etats souverains est, presque partout, négative à cette affirmation.

Lorsqu'on s'interroge sur l'avenir probable des débris de la nation arménienne disséminés à travers le monde, depuis la perte de son indépendance, il y a 600 ans, alors que le danger d'assimilation les guette, on ne peut être que pessimiste sur les chances de survie de leur culture spécifique. Dans les conditions actuelles, hormis les Arméniens de l'Arménie Soviétique, dont le territoire restreint n'empêche pas son développement et sa prospérité, tous les autres, bien qu'appartenant à des communautés florissantes, estimés par les peuples qui leur ont accordé l'hospitalité, sont appelés à perdre leur originalité parce qu'ils ne forment pas une nation. Ils vivent dans des Etats assumant, certes leur sécurité, mais sans pour autant encourager leur développement et leur prospérité en tant que groupes ethniques spécifiques.

Pour pallier ce danger, il manque à la Diaspora un Organisme qui se voue, exclusivement, à ces deux objectifs.

Le travail pour la pérennité du peuple ne pouvant être poursuivi que par la conjugaison de tous les efforts, cette Organisation devra englober tous les Arméniens qui veulent conserver leur entité, sans pour autant exercer des pressions sur ceux qui s'accommodent de l'assimilation.

Cette grande organisation pan-arménienne ne pourra se concrétiser, malheureusement, en quelques mois, car pour sortir du domaine de la vision à la réalité, il faudra encore beaucoup de temps pour espérer qu'il ne sera pas trop tard alors pour que notre culture restât vivante, non seulement en Arménie même, mais dans la Diaspora.

Par contre, il sera plus facile, en alliant la foi, l'enthousiasme à la réalité, c'est-à-dire en limitant nos ambitions à nos possibilités, de constituer une Organisation centrale de la Communauté Arménienne de France, dans le domaine social, culturel, éducatif, contribuant par son action, au maintien et au développement de la vie arménienne en France; elle favorisera, dans ce but, les rapports de la Communauté Arménienne de France, avec l'Arménie Soviétique; elle participera, de même, au développement de ses relations avec les communautés arméniennes dans le monde.

Afin de soumettre à nos lecteurs un plan d'organisation qui ne soit pas utopique, pour l'accomplissement de cette œuvre sacrée, nous reviendrons, dans un prochain éditorial, sur ce sujet qui nous tient à cœur, pour ébaucher les structures possibles et souhaitables, de cette Organisation, espoir suprême de tout Arménien qui refuse sa mort culturelle.



ARMENIA

2, place de Gueydan
13120 Gardanne

FONDATEUR

André Guironnet

CONSEIL D'ADMINISTRATION

PRESIDENT

Jean Kabrielian

SECRETAIRE

Anais Doroumian

TRESORIER

Jacques Cassabalian

MEMBRES

Aram Chehiguian

Artakin Hagopian

Ohan Hekimian

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Ohan Hekimian

SECRETAIRE DE REDACTION

Anais Doroumian

REDACTEURS

Jean-Marie Alibert

Marcel Démirdjian

Christian Manoukian

Garò Poladian

VALENCE

Marc Koharian

Hayazad Ohanian

Jacques Kojakian

André Maksoudian

LYON

Edouard Mardirossian

Varoujan Dermardirossian

RELATIONS EXTERIEURES

PUBLICITE - VENTE

ET ABONNEMENTS

Jacques Cassabalian

Artakin Hagopian

Serpouhie Derminassian

GESTION

Ohan Hekimian

IMPRIMERIE

GRAVITE

19, rue Sainte

13001 Marseille

ABONNEMENTS

2, place de Gueydan

13120 Gardanne

Tél. : 58 43.41

pour un an : 50 F (10 numéros)
60 F (étranger)

C.C.P. 1166-59 T Marseille

Commission paritaire
CPPAP 59 929

Fonds A.R.A.M.



UN EXEMPLE A SUIVRE ET A POURSUIVRE

Dans le numéro 17 de notre journal de juillet - août, nous avons publié dans son intégralité l'émission du 2 juillet de Radio Monte-Carlo « Toute la Vérité », une émission de Benoît Almann.

Nous renouvelons, ici, nos remerciements à Radio Monte-Carlo qui nous a fait parvenir, avec diligence, la bande originale de cet enregistrement.

Ayant pu joindre le réalisateur de cette émission qui en avait écrit le texte, M. Laurent Le Chatelier, celui-ci a bien voulu nous faire savoir les motivations qui l'ont poussé à évoquer cette page tragique de notre histoire, avec rigueur, mais aussi avec équité.

Il lui fallait beaucoup de courage et d'abnégation pour relater des événements historiques dont les responsables, grâce à la vénalité ou à la lâcheté du monde entier, tentent de faire oublier. M. Laurent Le Chatelier mérite toute notre estime.

L'émission « Toute la Vérité » a pour but de traiter des sujets historiques variés. Grands procès, grandes catastrophes,

biographies célèbres, etc... Il m'a donc paru logique et nécessaire de traiter cette triste page de l'histoire des hommes qu'est le massacre des Arméniens. En tant que documentaliste et rédacteur, j'ai donc écrit et réalisé ce texte avec le plus de rigueur possible. Etant trop jeune pour avoir connu cette époque, je m'en suis tenu aux documents que j'ai pu réunir. Et ils sont tous unanimement accablants. Je vous en donne la liste ci-dessous.

Laurent LE CHATELIER
(Radio Monte-Carlo)

- * ARMENIE 1915, UN GENOCIDE EXEMPLAIRE Jean-Marie Carzou Flammarion 1975
- * MIROIR DE L'HISTOIRE N° 289, 1975.
- * HISTORIA MAGAZINE XX^e SIECLE, N° 105, 1969.
- * SELECTION DU READER'S DIGEST, janvier 1974.

« MONT ARARAT » NOUVEAU FLEURON DU TOURISME

Nous relevons avec plaisir dans un quotidien de Côte d'Ivoire la place occupée par notre grand ami et correspondant R. Yézéguelian pour l'expansion du tourisme dans ce pays.

L'expansion hôtelière de notre pays est chose connue : tant l'intérieur que la capitale se dotent d'infrastructures d'accueil de classe internationale pour accueillir nos touristes et vacanciers dans les meilleures conditions.

Dans notre ville-champignon, un motel de grand standing vient de s'ajouter à une série déjà fort appréciée.

Situé au carrefour de Marcory (route Aéroport) « Mont Ararat » est un complexe hôtelier dont l'apport des services incorporés à l'ensemble ont pour triple but de vous libérer des soucis d'ordre ménager et de vous offrir les multiples agréments d'une chambre de détente.

LES AVANTAGES

A une heure tardive, vous pouvez préparer dans votre chambre avec les facilités qui s'offrent à vous — un petit café, une omelette, un bifteck... — pour vous mettre en contact avec le monde, le poste téléviseur est votre fidèle compagnon et pour les visites nombreuses, le salon équipé résoud ce problème.

Pour des touristes et vacanciers, quoi de plus commode si l'on se trouve dans un domaine d'équipement d'avant-garde.

Son directeur, M. Yézéguelian et son adjoint Saadallah sont là pour vous y accueillir ou vous renseigner mieux.

En fait, deux numéros téléphoniques sont utiles : 35.26.13 et 35.33.38.

DARIUS.

TACHTA-HANTES A BOLLENE

L'Association Franco-Arménienne de Bollène, qui a pour but de financer l'Ecole Arménienne de Bollène, dont les cours sont donnés par le Père Narek Vartamian de Valence, aidé par son épouse, ainsi que par Mme Vve Gilberian, de Bollène, qui s'occupe également du folklore (chants et danses) organise le dimanche 5 septembre 1976 une grande fête champêtre « Tachta-Hantes », au Château de Saint-Ferréol à Bollène.

Cette fête animée par l'ensemble « Groung », de Valence, avec son célèbre chanteur.

CREATION D'UN CENTRE DE RECHERCHES SUR LA DIASPORA ARMENIENNE

Grâce à l'initiative d'un groupe de jeunes spécialistes en Sciences Humaines, un Centre de Recherches sur la Diaspora arménienne vient de se créer à Paris. Afin que cette institution sans but lucratif puisse répondre aux aspirations de la population d'origine arménienne vivant en Diaspora, il paraît souhaitable que celle-ci puisse largement participer à ses activités. Au stade actuel, les finalités de ce Centre seraient les suivantes : muséographie sur la Diaspora, recherches et publications.

Il paraît en effet urgent de recueillir les témoignages de la vie en Diaspora auprès des différentes générations, de constituer un fonds documentaire sous la forme d'écrits, de mémoires, d'enregistrements sonores et de films divers.

Ce fonds documentaire aurait pour but de saisir le patrimoine socio-culturel de la Diaspora dans ses évolutions et variabilités historiques. Mais, pour être pleinement utile, ce patrimoine doit non seulement être mis à la disposition de tous les Arméniens, mais encore être analysé afin d'en restituer le contenu sous la forme d'articles publiables dans la presse en général.

Ce Centre aura donc aussi pour vocation de répondre aux demandes que pourraient exprimer les institutions et les collectivités locales arméniennes. Enfin, le Centre pourrait accueillir et aider les étudiants qui effectueraient des mémoires ou des travaux sur la Diaspora. Actuellement, une étude sociologique est menée auprès de la population d'Alfortville sur le thème de « l'Arménité ». Les personnes intéressées par ce travail et par le Centre sont invitées à écrire au :
CRDA
47, rue de Cléry
75002 PARIS.

PRIX AU « LYCEE MUSICAL » VIOLON PERFECTIONNEMENT

Nous apprenons avec plaisir qu'ont été attribués :
— une 1^{re} mention d'honneur à l'unanimité à Varoujan Arzoumanian,
— une 1^{re} mention d'honneur à Jacques Kurdjian.

62, cours Julien
13006 Marseille

restaurant LE CAUCASE

RESTAURANT : LE CAUCASE

Cuisine : française — orientale — arménienne
spécialités de grillades et dejeuner kebab

CARPET - SERVICE

RETELEMENTS SOLS - MURS - PLAFONDS
AGENCEMENT MAGASINS - DECORATION

J.-C. MEGUERDITCHIAN

32, Boulevard Carnot - GARDANNE
Tél. : 58.35.95 - 58.40.72

Avec le concours de HAVAS-VOYAGES
AEROFLOT - INTOURIST

JACQUES CHELELEKIAN

vous propose des VOYAGES EN ARMENIE
départ Marseille / retour Marseille

du 8 au 21 octobre 1976 du 5 au 18 novembre 1976

Prix exceptionnel : 2.500 F

du 24 décembre 1976 au 6 janvier 1977

NOEL EN ARMENIE

Prix exceptionnel : 2.750 F

Renseignements et inscriptions : JACQUES CHELELEKIAN

87, La Canebière - 13001 Marseille

Tél. : (91) 50.89.12

Organisation Havas-Voyage Lic. 97

Date limite d'inscription : un mois et demi avant le départ

Robert CHEVODIAN
décorateur

30, Bd Notre-Dame - 13006 MARSEILLE
Téléphone : 54.06.96 - R.C. Marseille 71 A 195

TORTURES DANS LES PRISONS PHALANGISTES DU LIBAN

Parmi ces patriotes, se trouve le dirigeant de l'Organisation du Parti Communiste Libanais de cette banlieue ouvrière, Tahan Taher, un dockeur de 40 ans, père de 4 enfants. Avec ses dix camarades, ils avaient quitté Nabaa les derniers.

Ils s'étaient réfugiés au siège du Parti Arménien Tachnag. Les Phalangistes ont pris cet immeuble d'assaut, blessant des miliciens de ce parti, qui s'étaient engagés sur l'intervention des personnalités religieuses libanaises, à sauver les patriotes et à permettre leur transfert de ce côté de Beyrouth.
(« Humanité » du 13-8-76).

PETIT VALABRE

Le parc des loisirs du Petit Valabre (entre Luynes et Gardanne) a été le théâtre, dimanche dernier, de l'une des plus importantes fêtes de la colonie arménienne en France, en réunissant plusieurs milliers de personnes. Les festivités, organisées par la F.R.A. Daschnaktzoutioun en souvenir de la bataille héroïque de Khanassor, se sont déroulées dans une ambiance des plus sympathiques.

Rappelons qu'une messe en plein air de rite arménien a été célébrée le matin par les révérends pères Chahan Dedeyan, Nechan Kouyoumdjian et Magar Nadjarian, et que l'après-midi, à partir de 18 h, un grand bal animé par l'orchestre Kotchari et le duo Viguen et Arout de Paris, a brillamment terminé la fête. Un concours de boules et des jeux d'enfants avaient été organisés dans l'après-midi.
(« Le Méridional » 4-8-1976).

UN ARMENIEN, ÇA SAIT BOIRE ET BIEN SE TENIR, PAS UN RUSSE

ERIVAN (Arménie Soviétique)
30 juillet.

« Si vous voyez un ivrogne dans une de nos rues, fait observer le fonctionnaire arménien à un visiteur, il s'agit certainement d'un Russe. Des Russes, il n'y en a pas beaucoup par ici, ajoute-t-il. Ils représentent moins de 3 pour cent de la population locale et c'est le plus faible pourcentage de l'URSS... ».

Ces propos rapportés par le quotidien « International Herald Tribune », reflètent bien les sentiments d'antipathie que les Arméniens éprouvent à l'égard des Russes, les « vochkar », comme ils disent, c'est-à-dire les moutons. Ils expriment aussi le nationalisme toujours très vivace des autochtones face au « grand frère » russe.

Le fonctionnaire reprend : « Un homme véritable doit savoir jusqu'où il peut aller quand il boit. C'est une question d'honneur. Ici, on ne respecte pas celui qui a ingéré trop d'alcool et le montre en public ».

Les Arméniens n'ont cependant rien à envier à qui que ce soit quand il s'agit de la « dive bouteille ». Ils produisent leurs propres vins et leur propre vodka qui est, selon eux, la meilleure du monde.

Ils ont également une façon bien à eux de considérer le problème de la religion.

« Notre Eglise chrétienne a pour nous une signification très particulière, dit un habitant d'Eridan, membre du P.C. Ici, on peut très bien être communiste et faire baptiser ses enfants. A proximité du monde musulman, nous avons beaucoup souffert pour maintenir notre foi. Mais nous avons survécu en tant que nation parce que nous avons préservé notre langue et notre culture en dépit des invasions et des exodes ».

Aujourd'hui beaucoup de nationalistes arméniens se plaignent du fait que les parents qui nourrissent quelque ambition pour leurs enfants soient obligés d'envoyer ceux-ci dans des écoles russes. Les intellectuels arméniens qui veulent faire connaître leurs œuvres sont amenés par la force des choses à « s'exiler » à Moscou ou Leningrad.

La constitution de l'U.R.S.S. stipule que chaque république soviétique peut faire sécession. Mais 14 membres d'un Parti d'unité nationale (non autorisés) ont été envoyés en prison en 1974 pour avoir demandé l'organisation d'un référendum sur ce sujet...

(« France Soir », août 1976).

ROLE HUMANITAIRE DES ARMENIENS AU LIBAN

Une équipe de « médecins sans frontières », composée de quatre médecins et deux infirmières français, qui soignait des habitants de Beyrouth, blessés lors des combats qui ravagent la ville, a dû décider de s'en aller, car faute d'électricité, il n'est plus possible d'opérer et, en outre, il n'est plus possible de trouver

des médicaments ou du plasma sanguin.

Désormais, constatent avec désespoir ces médecins, la plupart des blessés sont condamnés à mort. Le groupe de médecins français opérait dans le quartier de Nabaa, une enclave musulmane en zone chrétienne, où étaient venus s'installer des groupes de combattants palestiniens ou progressistes.

Les tirs des Phalangistes se concentraient sur cette enclave surpeuplée. Depuis janvier, installés dans une maison, les médecins ont sauvé près de six cents blessés, et spécialement un nombre élevé d'enfants surpris par des tirs.

Les médecins français ont tenu aussi longtemps que possible grâce à l'aide que leur apportait la communauté arménienne qui, restée neutre dans les combats qui ravagent le Liban, parvenaient dans une certaine mesure à franchir les barrages.

(« Le Soir » de Belgique Vendredi 16 juillet 1976).

ROLE PACIFIQUE DES ARMÉNIENS AU LIBAN

L'arrêt des combats dans le secteur de Nabaa fait suite à une rencontre, au cours de la soirée de vendredi, entre M. Yasser Arafat, président du Comité exécutif de l'O.L.P., et MM. Melkon Eblighatian, député de Beyrouth et membre du Comité central du parti arménien, Tachnag.

(« Le Monde », 25-26-7-1976).

Vêtu d'une élégante veste blanche, le jeune leader chrétien arriva au poste de gendarmerie établi à l'entrée du quartier chiite, alors qu'une longue file de camions surchargés d'objets hétéroclites, sommiers métalliques, matelas, ballots de linge, armoires, divans, fauteuils, appareils frigorifiques, ustensiles de cuisine. C'étaient tous des Arméniens — ils forment une très grande colonie à Beyrouth — dont le quartier jouxtant celui de Nabaa, avait été occupé par les troupes islamo-progressistes. Ils profitaient de l'avance des forces phalangistes pour s'en aller sous des cieux plus cléments.

« Ne parlez pas arabe avec eux, ordonnait le capitaine commandant les opérations de la zone. Demandez-leur de parler arménien. Il y a peut-être parmi eux des Palestiniens qui tentent de fuir déguisés en réfugiés ».

(« France Soir », Août 1976).

LES ARMÉNIENS DANS LA GUERRE CIVILE AU LIBAN

A la suite des informations parues dans « Le Monde » du 24 juillet 1976, concernant l'attaque du quartier musulman de Nabaa par les militants du parti arménien Tachnag, nous avons reçu de Mme Michèle Vartanian et de M. Serge Kildjian une lettre dont nous publions les extraits suivants :

Sans donner les motifs de ce raid mené contre un quartier musulman, vous rangez d'office ces militants dans le camp opposé à celui des Palestiniens, ignorant sans doute la grande similitude de la cause palestinienne avec la cause arménienne.

Un peuple qui lutte pour reconquérir ses droits et ses territoires ne peut se ranger du côté de la droite conservatrice ; tel est le cas du peuple palestinien ; tel est également le cas du peuple arménien.

La seule attaque du quartier de Nabaa ne vous permet pas de classer le parti Tachnag à droite. La presse française, et « Le Monde » en particulier, ne mentionnent pas que l'attaque est due à maintes exactions des forces de gauche. Pas plus qu'ils n'ont mentionné la riposte armée du parti Tachnag contre les phalangistes et, en particulier, le P.N.L. de M. Camille Chamoun... (« Le Monde », 12 août 1976).

L'INTERVENTION D'UNE MILICE ARMÉNIENNE DANS LE CONFLIT LIBANAIS

Selon deux autres journaux libanais, « An Nahar » (indépendant) et « Beyrouth » (pro-irakien), la Syrie aurait, d'autre part, demandé aux dirigeants de la droite chrétienne l'autorisation d'acheminer deux mille soldats et trente blindés vers le port de Jounieh. Trois leaders conservateurs, MM. Soleiman Franjié, Camille Chamoun et le Père Charbel Kassis, supérieur de l'ordre des moines maronites, auraient fermement rejeté cette demande bien que Damas leur ait assuré vouloir seulement mettre fin aux critiques exprimées contre la Syrie par la gauche libanaise et la résistance palestinienne, qui lui reprochent de déployer ses troupes dans les seules régions à majorité musulmane.

Sur le plan militaire, la journée du 22 juillet a été marquée par l'entrée en action d'une fraction de la communauté arménienne aux côtés des miliciens chrétiens de droite. Les militants du parti arménien Tachnag ont pris d'assaut, jeudi

après-midi, le quartier voisin de Nabaa habité par environ soixante mille personnes, en majorité des musulmans chiites. Les combattants arméniens qui, selon la radio phalangiste, venaient du quartier de Bourj-Hammoud, ont réussi en quelques heures à s'emparer du siège du parti communiste libanais, après avoir démantelé trois barricades palestiniennes. C'est la première fois que la communauté arménienne est directement impliquée dans la guerre civile. Selon des indications dignes de foi, les milices arméniennes compteraient environ six mille hommes bien entraînés et bien armés. Des affrontements entre Arméniens sont à craindre. La communauté est en effet partagée entre deux partis, les Tachnag et les Hentchag, cette dernière formation étant de tendance socialiste.

A la suite de l'offensive déclenchée par des Tachnag contre le quartier de Nabaa, le commandement militaire palestinien-progressiste a annoncé que les forces de gauche « s'opposent à l'offensive fasciste avec toutes les armes disponibles ». (« Le Monde », 24-7-1976).

SAINTE-BAUME KATHY BERBERIAN : EXTRAORDINAIRE ET DELICIEUSE

Il faut remercier très chaleureusement les « fêtes musicales de la Sainte-Baume » de nous avoir offert un récital Kathy Berberian. Les mélomanes, surtout ceux qui s'intéressent à la production contemporaine, connaissent bien cette grande interprète, mais d'ordinaire uniquement grâce au disque. Et, nul ne l'ignore, un enregistrement ne nous permet pas de goûter, de percevoir la totalité de la présence vocale d'un chanteur. En outre, s'agissant d'une artiste comme Kathy Berberian, on perd beaucoup à ne pas la voir, car son « jeu » (il faut employer ce mot) est très expressif et délicieux.

Le programme proposé dans la chapelle du cloître de Saint-Maximin (où les « fêtes » avaient provisoirement émigré) était intitulé : « De Monteverdi aux Beatles ». Cela laissait augurer un panorama vaste et varié. Il le fut et beaucoup plus varié qu'on pouvait raisonnablement oser l'imaginer. Nous avons eu une soirée d'une diversité très savoureuse. J'ai été assez stupéfait par le grand nombre de styles dont Kathy Berberian se sert avec une grande maîtrise, une assurance parfaite, une légèreté et, le cas échéant, un humour qui enchantent.

La « Lettera amorosa » de Monteverdi eut une fort bonne interprétation. Les trois « Chan-

sons de Bilitis » de Debussy furent à peu près aussi bien servies (toutefois un interprète français aurait mieux fait sentir et comprendre toutes les adorables subtilités de ces pages). J'ai préféré Kathy Berberian dans des œuvres du XX^e siècle. Déjà, elle montra la profonde richesse de sa musicalité avec Berio dont on a entendu « Avete un gran' desiro » (1949), « Hommage à Joyce » et « Sequenza III ». John Cage était représenté par deux chansons pour une voix et couvercle de piano (remplacé ici par un petit tambour japonais avec la permission expresse de l'auteur). C'était beau, plein de charme. Les « Pritbaoutki » de Stravinsky purent faire goûter leur saveur âpre, leur poésie rustique. Pour deux chansons, de Kurt Weil, Kathy Berberian se transforma en chanteuse réaliste, elle utilisa le micro. Quiconque ne l'aurait pas connue l'aurait prise alors pour une artiste de variétés. Vinrent ensuite deux chansons des Beatles. Pour la première, « Yesterday », Kathy Berberian chanta « comme l'aurait fait Joan Baez si elle avait étudié avec Elisabeth Schwartzkopf ». C'était proprement irrésistible ! La seconde pièce fut interprétée à la façon d' « une chanteuse de province » (probablement d'avant la guerre). Le dernier numéro du programme était un véritable sketch, inventé par Kathy Berberian. Il utilisait des mots et des situations empruntés à des bandes dessinées. C'était d'une drôlerie continuellement pétillante et d'une mise au point rigoureuse.

Bien sûr, le nombreux public applaudit très chaleureusement et réclama de nombreux bis. Cela nous valut une chanson folklorique d'Azerbaïdjan, « Summertime » de Gershwin (mais interprété à la manière d'un chanteur de jazz), un air de « La Périochole » d'Offenbach (« Je suis un peu grise », qui fut servi d'une manière délicieuse) et un chant bulgare ultra-court.

Harold Lester est un très bon accompagnateur, mais qui a parfois tendance à jouer un peu trop fort. D'ailleurs, on aurait eu intérêt à placer le piano un peu plus loin derrière la chanteuse.

Jean ABEL.
(« Le Provençal », 12-8-1976).

UN FRANÇAIS DU GOULAG

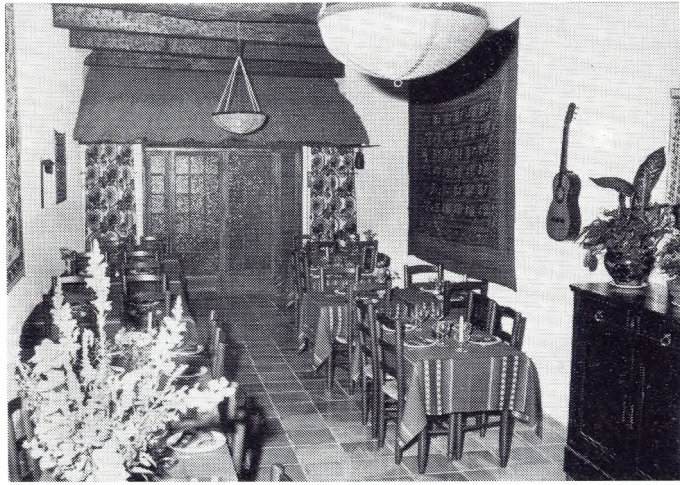
LES FILS DU GOULAG par Armand Maloumian. Presses de la Cité, 28 F.

Bien sûr, Armand Maloumian n'est pas Alexandre Soljenitsyne. A aucun moment de son hallucinant récit il ne prétend faire œuvre littéraire pour la

RESTAURANT

LE MOULIN A POIVRE

50, Rue d'Aubagne, 50
13001 MARSEILLE
Téléphone : 33-86-75



CHAUFFAGE :: PLOMBERIE :: SANITAIRE
INDUSTRIE :: COMMERCE :: HABITATION

— TRAVAUX SOIGNES —

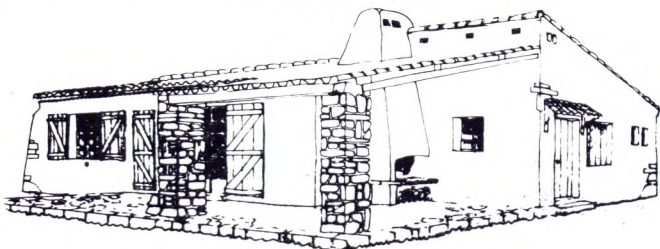


PINNA Félix

10, Route de Calas — SEPTEMES
Tél. : 51.02.04

J. GATTO ARTISAN

13120 GARDANNE - Tél. : 58.40.59
vous construit dans les règles de l'art, en traditionnel
de BELLES VILLAS



Exemple de prix : cette villa (3 chambres, séjour,
dépendances) pour 190.000 Francs.

par moins trente degrés, les transports interminables à travers l'immensité sibérienne, le travail meurtrier au fond des mines de plomb, la discipline du fouet et des balles. Tout cela bien sûr, au nom de la légalité totalitaire imposée par le parti et appliquée par une police secrète aux pouvoirs illimités. Or, les témoignages qui contiennent de nous arriver d'U.R.S.S. confirment, hélas, que les bagnes du Goulag y existent toujours et que les règles de vie — si l'on peut parler de vie — y son demeurées les mêmes qu'au temps d'Armand Maloumian. Non seulement Soljénitsyne, Siniavski, Piloutch, qui ont pu s'échapper, nous le disent, mais Sakharov nous le hurle, au péril quotidien de sa vie et du peu de liberté qui lui reste.

Mais si, de la première à la dernière page, « Les Fils du Goulag » sont écrasés d'horreur, ils sont également chargés d'une espérance humaine finalement plus forte que tout.

Car, si Maloumian sortira vivant et libre de l'enfer, il ne le devra qu'à lui-même, à l'homme qu'il a su préserver, autrement dit — pourquoi le taire ? — à l'Occidental qu'il est et qu'il n'a pas oublié, lui, qu'un autre univers existe où la liberté est un bien commun accessible à tous.

Le souvenir de cette liberté sera donc la raison de combatre du prisonnier et la lueur qui le guidera vers le salut.

Oui, Maloumian est, à sa manière, un privilégié, car ses camarades russes ne savent pas ce qu'il sait. Pourquoi donc s'acharneraient-ils à survivre ?

Alors, au deux mille six cent quatre-vingt-cinquième jour de son calvaire, Armand Maloumian est averti qu'il a été arrêté « par erreur » (sic) et va être libéré.

— Vous voyez que tout s'arrange, lui dit un de ses geôliers.

Il avait fallu près de huit ans de prison et de bagne pour que tout, en effet, s'arrangeât.

Armand Maloumian, allait avoir vingt-huit ans. Il en a quarant-huit aujourd'hui.

Michel DROIT.

(1) Camp de rééducation par le travail.

UNE NOUVELLE SERIE TELEVISEE POUR MIKE O'CONNORS ?

Le dimanche 4 avril 1976, la chaîne A.B.C. de la Télévision américaine présenta un film spécial intitulé : « Le tueur qui ne voulait pas mourir ». Les acteurs principaux en étaient Mike O'Connors et Grégoire Aslan dans le rôle de l'oncle. La musique était composée par Georges Garvarentz. Les téléspectateurs devaient décider de la suite à donner à ce film qui devenait ainsi le premier d'une série intitulée : « Ohanian ».

Beaucoup d'organisations arméniennes et des particuliers incitèrent les membres de la

postérité. Et son seul message est dans son témoignage.

Mais Armand Maloumian est sans doute le seul citoyen français à avoir vécu près de huit ans au fond du Goulag. En tout cas le seul qu'on connaisse à en être sorti vivant. Son livre mérite donc d'être lu et médité.

L'auteur est né à Marseille en 1928. Ses parents, d'origine arménienne et rescapés des massacres de 1916, seront naturalisés français trois ans après sa naissance. Et quand survient la libération de la France, Armand Maloumian habite Paris. Il a seize ans. Mais, réussissant à faire croire qu'il en a dix-huit, il s'engage dans la 2^e D.B., au sein de laquelle il combattra jusqu'à la fin de la guerre.

C'est alors que le destin va réellement s'occuper de lui.

Entre la France et l'U.R.S.S. ont été signés des accords de coopération scientifique. Aux termes de l'un d'eux, le père d'Armand, le professeur Jean-Baptistin Maloumian, médecin et spécialiste de traumatologie sportive, est bientôt invité à aller enseigner celle-ci à Erivan, capitale de la République Soviétique d'Arménie. Sa femme, Armand et l'un des frères de celui-ci l'accompagneront. On est en 1947.

Or, voici qu'un an après son arrivée, le 31 octobre 1948, Armand Maloumian est enlevé, dans la rue, par des policiers du M.G.B., le futur K.G.B. Il est jeté en prison, jugé sommairement et condamné à mort pour trahison — quelle trahison ? — envers une patrie qui n'est pas la sienne. Il a vingt ans. Durant trois mois, la porte de sa cellule s'ouvrira dix fois par jour. Chaque fois, il croira que c'est pour mourir qu'on vient le chercher. Et puis sa peine sera commuée en vingt-cinq années de camp I.T.L. (1). Il restera prisonnier du Goulag quatre-vingt-huit mois : au secret, au cachot disciplinaire ou dans les camps spéciaux du désert glacé de Sibérie.

Armand Maloumian fait revivre ce voyage au bout de la nuit concentrationnaire en des termes d'une sobriété, d'une densité auxquelles on ne résiste pas.

Voici les interrogatoires sous les coups, les tribunaux à huis clos sans défense ni recours, les prisonniers sont enchaînés, abandonnés en linge de corps,

communauté à écrire à Paramount Pictures N° 1 Gulf and Western Plaza New York - N.Y. 10023, afin que cette série devienne une réalité.

Mike O' Connors joue dans le film le rôle de Kirk Ohanian qui est, en réalité, son vrai nom : c'est l'histoire d'un ancien flic qui a quitté la police après l'assassinat de sa femme par une bombe : il n'a plus qu'un but dans la vie : retrouver le tueur. (« Armenian Reporter », 8 avril 1976).

M^{lle} INDIRA GANDHI, PREMIER MINISTRE DE L'INDE EN ARMENIE

Mme Indira Gandhi a répondu à l'invitation du Gouvernement Soviétique, en se rendant en Arménie pour un bref séjour.

A son arrivée à l'Aéroport d'Erevan, le 11 juin 1976, elle fut accueillie par une délégation ayant à sa tête M. Garen S. Demirjian, Premier Secrétaire du Comité Central du Parti Communiste Arménien. Ce dernier était entouré de : M. K.A. Arzoonian, Premier Ministre d'Arménie ; M. John S. Giragossian, Ministre des Affaires Etrangères ; M. V.E. Hamazaspian, Président du Comité Culturel pour les Relations avec les Arméniens de la Diaspora.

Des dizaines de milliers d'Arméniens, massés dans les rues d'Erevan, l'acclamèrent sur son passage.

Au cours de son séjour, Mme Gandhi visita le fameux Madenataran « Mesrob Mashdotz » où sont exposés des livres très anciens et des manuscrits rares. Le Professeur Levon Khatchigian, directeur du Madenataran, insista sur les liens culturels et économiques existant entre l'Arménie et l'Inde. Mme Gandhi admira une géographie du VII^e siècle, œuvre du savant arménien Anania Shiragatz, qui contient des renseignements considérables sur les peuples hindous. Un autre livre du XII^e siècle, d'auteur inconnu, s'intitule : « Noms des cités de l'Inde ».

L'exposition accordait une grande place aux publications relatant l'établissement et le développement des communautés arméniennes dans des villes comme Bombay, Madras et Calcutta.

Mme Gandhi put également apprécier un fac-similé de la première page du premier journal de langue arménienne, appelé « Astarar », publié à Madras en 1794.

Le Premier Ministre de l'Inde visita aussi le Centre de Recherche Mathématique et rendit hommage aux savants arméniens qui contribuent énormément aux progrès de la science.

Mme Gandhi quitta l'Arménie le 13 juin, après avoir assisté à un concert donné à l'Opéra d'Erevan.

(« Armenian Reporter » 24 juin 1976).

INQUIETUDES A ANKARA AVANT LES JEUX OLYMPIQUES

Ankara annonce que des groupes d'Arméniens et de Grecs sont en train de clopter contre les athlètes turcs qui représenteront la Turquie aux Jeux Olympiques de Montréal. Ces groupes importants et bien organisés se préparent à commettre des actes de terrorisme, à tuer et à mutiler les athlètes turcs, selon des sources canadiennes sûres (?), qui déclarent que les autorités de Montréal sont averties des complots.

Un nombre croissant d'Arméniens et de Grecs arrivent continuellement au Canada et s'installent à Montréal. La majorité des Grecs sont des réfugiés de Chypre.

Ces mêmes sources affirment aussi qu'il y a de nombreux militants dans les communautés arméniennes et grecques de Montréal et à moins que la police canadienne et les services de sécurité n'exercent une surveillance étroite auprès des athlètes turcs, des incidents seront inévitables pendant les Jeux.

(« Armenian Reporter », 24 juin 1976).

MORT DE GEORGE PALOIAN, CHANTEUR ET ACTEUR

Né à Pawtucket (New Jersey) le 9 décembre 1922, George Paloian était plus connu sous son nom de scène : George Del Monte.

Il fit une carrière intéressante à Broadway. On le vit dans des comédies musicales telles que « Irma la Douce » et « Foxy », dont il fut la vedette en 1964. Il se distingua aussi à l'Opéra dans « La Bohème », « Madame Butterfly », « La Mégère Apprivoisée », « La Veuve Joyeuse ». Il eut des rôles dans des feuilletons télévisés.

Soliste à l'Eglise Arménienne St Sahag et St Mesrob de Providence (Rhode Island), il était membre de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance. Il s'occupait également de la Maison de Retraite des Vieux Arméniens à Emerson. C'est là qu'une plaque sera dédiée à sa mémoire.

Son rêve le plus cher était de se rendre en Arménie, afin de chanter la Liturgie Divine à Etchmiadzine. Ce souhait fut réalisé en partie. C'est au cours de cette célébration qu'il mourut. Ses funérailles eurent lieu le 26 juin 1976 à Providence. (« Armenian Reporter », 1^{er} juillet 1976).

GEORGE PALOIAN

M. DICKRAN KOUYMJIAN A L'UNIVERSITE DE FRESNO (CALIFORNIE)

M. Dickran Kouymjian, professeur d'Histoire Arménienne et d'Art à l'Université Arménienne de Beyrouth, vient d'être choisi comme maître de conférences à l'Université d'Etat de Californie, à Fresno.

Sa nomination à ce poste sera effective en janvier 1977. C'est dans le département d'Etudes Arméniennes, qu'il assumera les cours de langue, de littérature, d'art et de civilisation.

Cet ancien conservateur des livres et des manuscrits arméniens de la Bibliothèque Nationale de Paris est né en Roumanie en 1934. Il fit ses études aux Etats-Unis, puis au Liban. C'est un polyglotte qui s'exprime couramment en quatre langues et peut en lire plusieurs autres.

Auteur de nombreux articles, il a aussi édité des publications variées. Son épouse Angèle Kapoian - Kouymjian, née à Gentilly en France, est diplômée de latin et de philosophie. (« Asbarez », 20 juillet 1976).

DEJEUNER AVEC L'AMBASSADEUR TURC A LOS ANGELES

Le 29 juin dernier, l'ambassadeur turc aux Etats-Unis, M. Ilter Turkmen, se rendait au Hyatt Regency Hôtel de Los Angeles, à l'invitation de la municipalité de la ville.

Le but de cette visite était de donner un aperçu de la politique étrangère turque à l'égard de Chypre et des Etats-Unis.

Parmi les 60 à 70 personnes qui assistaient au repas, près de 10 d'entre elles étaient des Arméniens : il y avait les représentants du Comité National Arménien et des journalistes d'« Asbarez » et de « Armenian Observer ». Etaient également présent le représentant grec-chypriote du Conseil de Défense de Chypre.

L'ambassadeur Turkmen parla de la situation florissante de la Turquie actuelle et donna sa version de l'invasion de Chypre et des raisons qui la motivèrent.

Il se lança dans l'adoption d'un projet de loi à voter au Congrès selon lequel la Turquie recevrait 1 milliard de dollars pour la réouverture des bases américaines en Turquie, fermées depuis l'embargo imposé par le Congrès, à la suite de l'invasion turque de Chypre. Turkmen ajouta que, depuis la signature d'un Traité d'Amitié avec l'Union Soviétique en 1967, près d'un milliard de dollars de crédits et de subventions avaient été accordés à la Turquie. L'ambassadeur fit entendre qu'une aide supplémentaire de la part de l'Union Soviétique pourrait être envisagée si le Congrès

américain ne ratifiait pas le projet, avant.

Quand Turkmen commença à expliquer la politique turque de Chypre, il affirma que les forces turques avaient été obligées d'intervenir, étant données les menaces formulées à l'égard de la communauté turque de Chypre. Il fut alors interrompu par le représentant du Conseil de Défense qui s'écria :

« Mensonges ! ». Visiblement troublé, l'ambassadeur fit remarquer qu'il donnerait la parole au public à la fin de son discours, comme convenu. Il termina en regrettant que la position du gouvernement turc ne fut pas aussi connue des Américains qu'il le souhaitait. Il déclara que cet état de faits était sans doute dû à la non-existence d'une communauté turque active aux Etats-Unis.

Après le discours de l'ambassadeur, un débat s'engagea. Le premier à prendre la parole fut le représentant du Conseil de Défense de Chypre qui rejeta tous les arguments de l'ambassadeur, en se basant sur des documents dont la plupart était de sources turques. Il révéla les raisons de l'invasion turque de Chypre. Il ne s'agissait pas de « défendre la minorité turque menacée », mais de mettre à exécution une politique d'expansion impérialiste, capable de satisfaire le chauvinisme du gouvernement turc.

Certains membres du personnel du Consulat turc de Los Angeles qui étaient présents, considèrent ces commentaires défavorablement.

Un des Arméniens du Comité National demanda à l'ambassadeur quels étaient les groupes responsables des attentats commis à l'égard de certaines personnalités turques et quels étaient les motifs possibles. Turkmen refusa tout commentaire, prétextant que les enquêtes étaient en cours. Inutile de dire que ces questions mirent visiblement mal à l'aise quelques-uns des Turcs présents.

Une représentante de la Communauté Noire demanda à l'ambassadeur où en était la Turquie au point de vue culture de l'opium et transport illicite d'héroïne vers les Etats-Unis et elle ajouta que son groupe attendait une réponse précise.

Turkmen ne répondit pas directement à sa question, mais déclara de façon erronée que la Turquie ne cultivait pas d'opium depuis plus de 3 ans, mais que le gouvernement avait été obligé de reprendre cette culture sous la pression des paysans.

Pendant ce temps, dans le hall de l'hôtel, un groupe d'Arméniens distribuaient des prospectus. Interpelés par le service de sécurité de l'hôtel, ils quittèrent le hall et répandirent à la volée près de 1.000 imprimés dans le centre commercial voisin. Le succès de ces prospectus fut grand si l'on en juge par le nombre d'appels téléphoniques demandant plus de renseignements : de plus, l'opinion publique se révéla opposée à la mesure proposée : l'aide américaine à la Turquie. (« Asbarez », 9 juillet 1976).

L'EXPLOIT N'EST PAS TOUJOURS CHEZ LES AUTRES "DEUX OUI POUR UN NOM"

Samedi 14 août a été célébré le mariage de notre rédacteur sportif Christian MANOUKIAN avec Mademoiselle Christine BERBERIAN, nièce de notre collaborateur Artakin AGOPIAN. « ARMENIA » souhaite à tous deux une longue vie remplie de bonheur.



Christian Manoukian et sa charmante épouse à sa sortie de l'église.



Bénédiction à l'église de Saint-Antoine.



L'orchestre Kotchari qui a fait régner une ambiance arménienne particulièrement animée.



LE MASQUE DE FER, UN ARMENIEN ?

L'un des plus fameux et des plus légendaires prisonniers d'Etat est, sans conteste, celui que l'on a surnommé « L'Homme au Masque de Fer ».

Il a eu le rare privilège d'exciter partout la curiosité publique sans jamais ni la lasser, ni l'assouvir.

Rares sont ceux qui n'ont jamais eu l'occasion, à une période de leur vie, de lire l'un des centaines d'ouvrages consacrés à ce sphinx de notre histoire, un passage traitant de cette énigme, sans ressentir un sentiment bizarre, fait d'intérêt et de pitié pour ce mort-vivant.

Ce personnage, hors du commun, débarqua un après-midi, dans la cour du château de la Bastille, d'une litière où il avait pris place aux côtés de son geolier, M. de Saint-Mars, nouvellement nommé gouverneur de cette prison d'Etat.

Son visage était couvert d'un masque de velours noir.

Plusieurs gens d'armes à cheval l'escortaient, et des précautions exceptionnelles avaient été prises pour qu'il n'y ait aucun contact extérieur avec lui durant le trajet qui les avait conduits des Iles Sainte-Marguerite (Iles de Lérins) à la sinistre prison.

Cinq ans plus tard, le pont-levis de la redoutable forteresse s'abaissait et donnait passage à un triste et funèbre convoi.

Quelques hommes portant un mort et, pour seule escorte, deux employés subalternes de la Bastille sortaient silencieusement et se dirigeaient vers le cimetière Saint-Paul.

Rien de plus abandonné, et en apparence, de plus obscur que ces dépouilles inconnues que suivaient deux étrangers se hâtant de remplir une tâche. Autour de la fosse, comme la veille près du lit du mourant, nulle douleur, nuls regrets !

Sur le registre de l'église Saint-Paul, on l'inscrivit sous le nom de Marchialy. A la Bastille, on l'avait toujours nommé le « prisonnier de Provence ».

Ainsi disparut le mystérieux personnage qui, ignoré et délaissé dans l'obscurité pendant la dernière partie de son existence, a été, quelques années après sa mort, célèbre dans le monde entier.

Séduisant toutes les imaginations, attirant l'attention universelle, il a suscité, partout, le plus ardent désir de pénétrer le secret de ce long et étrange emprisonnement.

Parmi ceux qui ont pu finir leurs jours sous les traits de l'homme au masque de fer figure le nom d'un personnage dont la présence semble insolite au milieu des représentants illustres de la noblesse française de cette époque. C'est celui d'un homme qui, pour avoir eu la hardiesse de soutenir les intérêts de ses coréligionnaires, avec une hauteur digne de respect, termina sa vie dans une terrible catastrophe.

Il s'agit d'Avédik, Patriarche des Arméniens de Constantinople qui, particulièrement aux yeux du Chevalier de Taulès, ancien consul général de France en Syrie, et du grave historien allemand Hammer, serait sans nul doute celui qui avait été enterré dans le cimetière de l'église Saint-Paul.

Bien qu'il nous arrive parfois d'apprendre la présence d'Arméniens dans des domaines, des lieux les plus inattendus, bien que témoins ou lecteurs lucides des tragédies inombrales que notre peuple a endurées, cette révélation nous a, malgré tout, complètement surpris, éveillant au plus haut point notre curiosité.

Faut-il vraiment voir en Avédick, enlevé à la fin du règne de Louis XIV, le mystérieux prisonnier des Iles Sainte-Marguerite ? Quelles avaient été les causes réelles de cet attentat extraordinaire qui a failli unir le Sultan aux nombreux ennemis du Roi de France, et comment le monarque, vaincu et accablé par une coalition déjà formidable, est-il parvenu à apaiser la Turquie ?

C'est ainsi que nous sommes parvenus à l'histoire de la plus audacieuse violation du droit des gens, imaginée par le fanatisme d'un ambassadeur, le Marquis de Ferréol, osée par une nation alliée, accomplie par la ruse et l'imposture.

Lorsque le Marquis de Ferréol obtint, en 1699, par intrigue plutôt que par talents, l'ambassade de Constantinople, il apprit à ses dépens que, représenter une nation très catholique n'était pas chose aisée chez les musulmans, surtout lorsque dans ce pays partagé entre plusieurs Eglises dissidentes, il fallait être le soutien naturel et désigné d'une très petite minorité latine, mais, encouragée au prosélytisme par les missionnaires ardents et actifs, aspirant sans cesse à croître en nombre.

Malgré la raideur de son caractère, il ne se montra pas, au début, arbitraire dans les affaires religieuses.

RIVALITE ENTRE L'EGLISE APOSTOLIQUE ARMENIENNE ET LES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES

Nulle Eglise plus que celle des Arméniens schismatiques ne méritait l'emploi de cette modération, de cette prudence si opportunément recommandées par Louis XIV à son ambassadeur. Naturellement bons et paisibles et d'une humeur sociable et douce, les Arméniens se liaient aisément avec les étrangers et n'avaient avec eux d'autres querelles que celles où leur propre intérêt était lésé. Depuis longtemps chassés de leur antique royaume par la conquête, ou s'en étant volontairement éloignés pour les nécessités de leur commerce, ils s'étaient

dispersés sur un territoire fort étendu, et on les rencontrait en grand nombre non seulement dans l'empire turc et en Perse, mais aussi en Tartarie et jusqu'en Pologne. Partout, ils avaient la réputation d'être appliqués au travail et infatigables. Très âpres au gain, ils excellaient dans le commerce. Bien que perdant de plus en plus le souvenir de leur ancienne patrie, ils conservaient avec soin l'unité de leur Eglise et demeuraient inébranlablement attachés à leur foi. Ils avaient adopté la langue des Turcs, leur costume, leurs habitudes, tout, sauf ce qui concernait la religion arménienne, à laquelle ils se montraient scrupuleusement fidèles, et qu'ils respectaient dans chacune de ses pratiques comme dans ses doctrines et dans son esprit. Les rigueurs qu'elle leur imposait ne les rebutaient pas, et ils ne se croyaient point dispensés, même par de pénibles voyages, de jeûnes longs et austères.

Leurs temples étaient les mieux ornés et les plus fréquentés de tout l'Orient. Leurs traditions leur semblaient d'autant plus respectables qu'elles étaient plus anciennes. Ayant conservé leur nationalité par leur religion, tenaces, pleins de ressources, ils intéressaient par leurs malheurs, par leur fermeté à les subir et par leur activité industrielle.

Depuis un siècle, des orages avaient de loin en loin troublé leur état, ordinairement paisible. Ces troubles, venus du dehors, n'avaient pas eu pour cause, comme on pourrait le croire, les vexations du vainqueur. Les Turcs, très tolérants par nature autant que par obéissance à leur foi religieuse, confondaient d'ailleurs dans un mépris égal toutes les Eglises chrétiennes. S'ils s'immisçaient dans les divisions intestines de ces Eglises, c'est qu'ils y étaient engagés par les plaintes ou qu'ils se laissaient gagner par les dons volontaires d'un des partis en lutte. Le paiement exact du tribut légal suffisait pour assurer aux peuples conquis non seulement le libre exercice de leur culte, mais aussi un appui matériel et efficace pour leurs patriarches et leurs évêques. Loin d'essayer de convertir au mahométisme ses sujets chrétiens, le divan accueillait avec une extrême réserve et souvent décourageait ceux que l'appât d'une récompense excitait à abandonner la religion du Christ. D'une exigence parfois rigoureuse pour le maintien de leurs droits politiques, les mahométans étaient d'une indifférence dédaigneuse et absolue à l'égard de la religion des chrétiens. Bien que persuadé de l'excellence de l'islamisme, le musulman est tout à fait dépourvu de l'esprit de propagande. A ses yeux, les infidèles ne sont pas nécessairement réprouvés ; car, selon le Coran, « celui qui a dit : Il n'y a qu'un seul Dieu, celui-là entrera dans le paradis ». En outre, *le nombre des élus est fixé de toute éternité*, et essayer d'en accroître le nombre est inutile autant que contraire aux prescriptions du livre sacré. Aussi ignorait-il et ne pouvait-il comprendre cette charité admirable dans son principe, bien que parfois exercée jusqu'à l'abus, qui anime le missionnaire catholique, lui inspire une abnégation sublime, et le détermine à quitter son pays, à traverser les déserts, à souffrir, à mourir pour sauver une seule âme et la faire participer aux consolations et aux espérances de sa foi.

Cette ardeur de propagande, si éminemment profitable à l'humanité, quand elle sert à répandre la belle morale de l'Evangile chez les nations où elle n'a pas encore pénétré, le Saint-Siège l'appliqua de bonne heure à soumettre à son autorité spirituelle non pas seulement les idolâtres, mais les chrétiens que de très légères divergences dans le dogme séparaient de la communion romaine. Dès 1587, Sixte-Quint, désireux de faire disparaître ces divergences, avait envoyé près de toutes les Eglises arméniennes l'évêque de Sidon, qui échoua dans sa tentative. En 1622, fut fondée à Rome, par Grégoire XV, la congrégation pour la propagation de la foi, à laquelle Urbain VIII, son successeur, ajouta le Collège de la propagande, où s'instruisaient et se préparaient à leurs missions des jeunes gens venus du monde entier. Ils eurent d'abord la sagesse de suivre en Orient les voies de la douceur et de la persuasion, et ils réussirent ainsi à ramener un assez grand nombre de dissidents. Mais le succès enhardit bientôt les missionnaires qui, trop convaincus de l'excellence exclusive de leurs doctrines, firent succéder aux ménagements habiles, à l'influence lente, mais certaine, d'une onction persuasive, un prosélytisme ardent, passionné, et trop prompt à arriver à ses fins. Au lieu d'aider les dissidents à franchir la courte distance qui les séparait de l'Eglise romaine, en leur montrant combien peu ils en étaient éloignés, au lieu de rendre saillants tous les points qui les rapprochaient, ils vinrent se heurter avec une intempestive insistance contre les questions de liturgie par lesquelles surtout se distinguait l'Eglise arménienne.

Ils interdirent aux catholiques, sous les peines les plus sévères, l'entrée des autres temples, et quand il aurait fallu, avec une indulgence habile, voir dans la majorité des Arméniens, des frères séparés par leurs pratiques, mais fort peu par leurs dogmes, ils les traitèrent en ennemis et en barbares. Justement irrités par des procédés violents, se voyant voués au mépris et menacés dans leurs traditions les plus chères et les plus respectées, les schismatiques se plainquirent au divan, et présentèrent à leur tour les Jésuites non comme des envoyés de paix, mais comme des fauteurs de discordes et des conspirateurs d'autant plus dangereux qu'ils étaient soudoyés par des cours étrangères.

Ferriol comprit l'imprudence commise par les Jésuites et tenta de la réparer. Il provoqua en 1701 un rapprochement entre les principaux dissidents et les chefs catholiques, et il réussit à restreindre les demandes de ceux-ci et à apaiser les légitimes ressentiments des premiers. On rédigea une espèce de traité d'union qui, approuvé par le grand patriarche d'Arménie et par l'archevêque catholique, devait être soumis ensuite à la ratification de la Cour de Rome et régler désormais les rapports des deux Eglises. Mais les heureux effets qu'aurait eus cette transaction furent perdus par la résistance invincible que lui opposa le P. Braconnier, supérieur de la mission des Jésuites dans le Levant.

Vainement Ferriol lui fit-il observer « qu'une persécution contre les catholiques menaçait d'être générale dans tout l'empire turc ; que le sultan pouvait rendre des ordres sévères, ce qui porterait un coup mortel à la religion par le peu de fermeté des catholiques, et qu'il était permis d'éviter une persécution quand on le pouvait sans intéresser la religion et sans l'offenser ». A ces pressantes raisons, inspirées par l'humanité et la prévoyance, le P. Braconnier répondit « que l'Eglise avait subi autrefois des persécutions bien plus cruelles ; que les Arméniens devaient savoir souffrir ; qu'il ne pouvait admettre que les catholiques eussent la moindre communication avec leurs frères schismatiques, et qu'ils devaient plutôt s'exposer aux traitements les plus durs ».

Malheureusement, Ferriol n'eut ni assez de fermeté pour faire prévaloir son opinion, ni assez de persévérance pour s'y maintenir. Abandonnant tout à coup sa tentative de conciliation, il se jette éperdument dans le parti de la violence, beaucoup plus conforme à son caractère véhément, à son vif penchant pour la lutte, et aussi, il faut le dire, à la situation délicate où le plaçaient les empiètements de Rome et les exigences des Jésuites.

Sa haine, ravivée et habilement entretenue par de funestes excitations, va docilement suivre la direction qu'on lui indiquera et frapper impitoyablement, poursuivre sans relâche, faire disparaître et accabler, longtemps même après sa chute, un grand personnage arménien dont, aux dires de certains historiens, on peut considérer comme étant « l'homme au masque de fer ».

LUTTE D'AVEDICK CONTRE LES EMPIETEMENTS DES CATHOLIQUES

Sorti des rangs du peuple et appartenant à une famille pauvre et obscure de Tocate. Avedick avait de bonne heure été admis au nombre des vertebads ou docteurs chargés de conserver et d'enseigner les doctrines de l'Eglise arménienne. Devenu promptement évêque, puis archevêque, il s'était distingué par sa fermeté, que Ferriol nomme de la hardiesse, à soutenir les intérêts de ses coreligionnaires. Le commencement de sa longue lutte avec l'ambassadeur français, dans laquelle l'un montra une hauteur digne, et l'autre une violence extrême, et qui devait se terminer pour Avedick par une terrible catastrophe, remonte bien au-delà de l'époque où Ferriol arriva à Constantinople en qualité d'ambassadeur. Celui-ci, se trouvant en Hongrie dans le camp des Turcs et ayant appris quelques propos irrespectueux tenus par Avedick contre Louis XIV, avait usé de son influence sur le grand vizir pour faire exiler le téméraire archevêque. Mais, en décembre 1701, l'excessive rigueur de cette punition fut réparée d'une manière éclatante. Le grand muphti Feizoulah-Effendi, chargé des affaires spirituelles, mais qui gouvernait en réalité tout l'empire turc par son ascendant sur le sultan Mustapha II, s'était lié autrefois à Erzeroum, où il avait été cadi, avec Avedick, comme lui habitant de cette ville. Assez puissant pour choisir et renverser les grands vizirs, ce premier dignitaire de la foi musulmane le fut aussi pour faire de son ami le « patriarche arménien de Constantinople et de Jérusalem ». En vain, Ferriol demanda-t-il au grand chancelier de l'empire et au kiaya du grand vizir la confirmation de l'exil d'Avedick. Ces deux hauts personnages répondirent à l'ambassadeur français que la puissance du muphti était souveraine, sa volonté à cet égard irrévocable, et qu'il était aussi inutile de vouloir s'opposer à sa détermination que dangereux d'essayer d'ébranler son crédit.

Il ne restait à Ferriol qu'à se soumettre. Mais, ainsi que ses ardens inspirateurs, il conçut dès lors, contre le patriarche arménien un ressentiment implacable dont on trouve les preuves dans chacune de ses dépêches, que le temps devait accroître de plus en plus, et dont les effets ne tardèrent pas à éclater. Et pourtant, rien dans la conduite du chef des Arméniens, ne justifiait d'abord cette inimitié. Sans doute, il se montra moins docile que ne l'auraient voulu les Jésuites à leurs prétentions. Sans doute il trompa l'espoir qu'ils avaient conçu de l'acheter et de le conquérir à leur cause. Mais, malgré les obstacles soulevés par eux contre le traité d'union qu'a proposé Ferriol, Avedick exhorte ses coreligionnaires à la paix, et, durant plusieurs années, les deux Eglises se maintiennent dans une concorde parfaite. « La liberté est si grande pour les catholiques, écrit Ferriol le 1^{er} mai 1703, que tout le monde avoue qu'il n'y en aurait pas davantage dans un pays chrétien. Les R.P. Jésuites ont fait à Pâques la procession de Sainte-Anne,

au milieu de Galata, portant la croix, les bannières et les liques avec une infinité de flambeaux allumés et un concours de peuple prodigieux. On ne faisait auparavant cette cérémonie que dans l'enceinte de l'église ».

Au lieu de tenir compte à Avedick de cette situation heureuse, Ferriol saisit le premier prétexte pour tenter de le renverser. Mais c'est en vain qu'il le dénonce au kiaya du grand vizir comme ayant corrompu un courrier et intercepté les dépêches de Louis XIV. Ce détournement, alors très commun en Turquie, et pour lequel d'ailleurs l'exil demandé par Ferriol aurait été une peine beaucoup trop sévère, reste impuni, et la haute protection du muphti continue à couvrir le patriarche.

Mais, sur ce théâtre des révolutions soudaines et des bouleversements les plus imprévus, la suprême puissance était alors presque toujours suivie d'une chute profonde. Le plus souvent un ordre laconique venu du sérail, parfois la voix retentissante du peuple irrité suffisait pour précipiter du faite du pouvoir dans l'abîme les favoris d'un jour, et jamais, dans ces fréquentes catastrophes, la hache du bourreau ne restait inactive. Au moment où Avedick paraissait devoir jouir pendant longtemps de l'efficace appui du muphti, une révolution formidable éclate à Constantinople. Deux cent mille hommes en armes demandant la présence du Grand Seigneur et réclamant l'exécution de la loi selon laquelle il ne lui est pas permis, en temps de paix, de s'éloigner de la capitale ; toutes les milices se réunissant au peuple et aux gens de loi, les milices pour se plaindre de n'être pas payées, le peuple pour attribuer sa misère au séjour du sultan à Andrinople, les gens de loi pour protester contre la cupidité du muphti ; celui-ci égorgé, le sultan Mustapha II renversé, et Achmet III, son frère, tiré du fond du sérail et placé sur le trône, telle fut la rapide révolution qui vint tout à coup priver Avedick de son protecteur et le livrer aux ressentiments de Ferriol. Moins de deux mois après, en effet, le patriarche arménien était déposé, enfermé dans la forteresse des Sept Tours, puis, sur les instances répétées de l'ambassadeur, exilé en Syrie à Abratadas. Les Arméniens refusent d'obéir au nouveau patriarche Kaisac, et réclament inutilement leur chef aimé. L'influence de Ferriol est assez grande pour qu'il puisse satisfaire aux plus minutieuses et aux plus cruelles précautions. Jeté sur un rocher, écueil abandonné et fort éloigné de Constantinople, l'ancien patriarche paraît encore redoutable. Ferriol rend sa prison la plus dure qu'il est possible et, avec une barbarie dont on hésiterait à admettre les preuves, si elles n'émanaient pas de celui même qui en a été coupable, il croit nécessaire de faire enfermer sa victime « dans un cachot plein d'eau et d'où elle ne peut voir le jour ».

Ce raffinement de cruauté, Ferriol l'expose dans ses dépêches, sans paraître le regretter, et dans son récit, comme dans les réponses du roi et des ministres auxquels il s'adresse, on cherche vainement d'un côté un essai de justification, de l'autre un désaveu, ou du moins une expression de surprise. Par ce silence, le gouvernement de Louis XIV a sa part de responsabilité du barbare acharnement de son ambassadeur.

Mais l'affection des Arméniens finit par être plus puissante que la haine de Ferriol. La somme énorme de quatre cents bourses (1) fut réunie par les schismatiques et tenta la cupidité du grand vizir et de ses principaux officiers. Les promesses faites à Ferriol furent oubliées et, un an après avoir été déposé, Avedick remonta sur le trône patriarcal.

« Il s'est joint avec les Grecs, écrit Ferriol à Pontchartrain, et je prévois des persécutions terribles contre les catholiques ». Et aussitôt, avant de s'assurer si ces craintes sont fondées, l'ambassadeur, dont l'esprit est fécond en mesures de rigueur, propose un moyen, non pas de prévenir les persécutions, mais par avance de s'en venger, et de continuer à donner à ses ennemis l'exemple de la violence. Il demande au pape et au grand maître de Malte de faire arrêter les Grecs et les Arméniens qui naviguent dans les eaux de l'archipel, ou qui se trouvent dans les îles, de s'emparer de leurs effets, de garder leurs personnes, et, comme ils ont un très grand nombre de bâtiments, et que les îles sont ouvertes et sans défense contre un coup de main, l'ambassadeur prévoit que la répression sera formidable.

D'un tel homme, aussi industrieux à imaginer ces rigueurs, aussi prompt à devancer ses adversaires, ou des Arméniens demeurant fidèles à la religion de leurs pères et se roidissant contre un prosélytisme passionné et ardent, qui est le persécuteur ? Quels sont les persécutés ? Que dés son envoi à Abratadas, Avedick ait conçu contre les catholiques une haine implacable, bientôt partagée par ses partisans, il faut l'admettre et ne point s'en étonner. Mais ce qui est incontestable, c'est que, sorti de son cachot et replacé à la tête des Arméniens, il dissimula ses ressentiments et vécut en paix avec les catholiques. « Il ne remue pas, écrit Ferriol le 20 janvier 1705 ; », et le 11 mars : « Il se tient dans un grand respect et les affaires de la religion sont ici fort tranquilles ». — « Avedick ne donne aucun chagrin aux catholiques », lisons-nous dans une dépêche du 13 août. Mais l'ambassadeur ajoute aussitôt : « J'espère qu'il se précipitera lui-même, et je ne perdray pas une occasion de le détruire ». — « Je ne lui donnerai pas un instant de repos, écrit-il au cardinal de Janson, le connaissant pour un très méchant homme et capable d'une grande dissimulation ».

ENLEVEMENT D'AVEDICK

Afin de consolider une paix qu'il croit pouvoir être définitive, Avedick se rend, le 26 décembre 1705, à l'ambassade de France. Il ne s'y présente ni pour supplier, ni pour braver. Entouré de trois cents Arméniens considérables par leur situation, il vient proposer au représentant du Protecteur de la religion catholique dans le Levant, de proscrire dans ses églises les anathèmes lancés contre certains hérétiques, et il demande que les Jésuites qui, depuis longtemps, ont reçu l'autorisation de prêcher en langue turque dans les temples arméniens, le fassent sans passion et avec mesure.

Loin d'être désarmé par cette démarche, fière mais non provocatrice, Ferriol la qualifie de hardie, et avoue que, s'il ne lui avait pas donné précédemment un sauf-conduit, il aurait certainement fait arrêter le patriarche. Son aversion ne souffre ni trêve ni repos. Ne se sentant pas assez puissant pour arriver seul à ses fins, il suscite parmi les Arméniens eux-mêmes des adversaires à son ennemi. Il encourage l'ambitieux patriarche de Sissém, qui aspire à remplacer Avedick dans le grand patriarcat. Il le reçoit dans le palais de l'ambassade, le soutient de son influence, l'aide de ses conseils. Enfin, après une année d'efforts constants, de corruption exercée parmi les officiers du divan, de menaces, d'intrigues, de menées de toute espèce, Ferriol a la satisfaction de pouvoir annoncer à Louis XIV que, pour la seconde fois, Avedick a été déposé, et, pour la troisième fois, envoyé en exil.

C'est alors qu'afin de rendre définitive cette chute, et pour se débarrasser à jamais de son ennemi, Ferriol imagine, en plein dix-huitième siècle, l'acte le plus violent, le plus étrange qu'un représentant d'une nation civilisée ait jamais osé commettre. Ce fut lui qui eut le triste honneur d'en concevoir le projet. Mais une dépêche, accablante pour les missionnaires catholiques, prouve jusqu'à l'évidence, que leurs excitations entraînent Ferriol à croire cet acte indispensable, et que, en ne cessant pas d'exposer aux yeux de l'ambassadeur les prétendus dangers qu'offrait encore le patriarche exilé et impuissant, ils déterminèrent la résolution d'un enlèvement.

Avedick avait été déposé le 25 février 1706. Deux mois après, on le transportait en exil. Le 20 avril, il quittait Constantinople qu'il ne devait plus revoir, et ses chers Arméniens dont il se séparait cette fois pour toujours, et pour qui il allait être durant toute leur vie l'objet d'anxieuses préoccupations, de constants regrets, et d'incessantes autant qu'infructueuses recherches. Ferriol avait acheté le chiaoux, chargé de conduire l'ancien patriarche, et transmis des instructions au sieur Bonnal, vice-consul à Chio, où Avedick devait passer et s'arrêter quelques heures. C'est là que fut commis le plus audacieux attentat contre le droit des gens. Bonnal, aidé du Père Tarillon, jésuite, a, selon les injonctions de Ferriol, frété un petit bâtiment de commerce commandé par un Français, qui reçoit l'ordre de se rendre à Marseille.

Dès son arrivée à Chio, le chiaoux vendit le grand personnage confié à sa garde, et le représentant de Louis XIV, accompagné du Jésuite Tarillon, s'empara du sujet du sultan, et l'emprisonna sur le bâtiment français. Dans l'enlèvement, aucun obstacle, et les protestations du vieillard contre cet abus de la force furent vaines et restèrent sans écho. Dans la traversée, aucune rencontre de corsaires, comme le redoutait Ferriol, et comme sans doute le souhaitait le prisonnier, car tomber entre leurs mains eût cent fois mieux valu pour lui que le traitement qui lui était réservé en France. Toutefois, il lui fut donné de concevoir quelque espérance. Des vents contraires poussèrent à Gênes le bâtiment. Là, Avedick, si surveillé qu'il soit par son gardien, trompe sa vigilance et confie à un Grec, nommé Spartaly, deux lettres, l'une adressée au premier interprète de la Porte Maucordato, l'autre à l'Arménien Théodat, et dans lesquelles il nomme les auteurs de son enlèvement et il demande vengeance. Mais le malheur s'acharne sur l'ancien patriarche. Spartaly, transporté à Smyrne sur un navire anglais, et au moment de se rendre à Constantinople pour y porter les lettres révélatrices, entre en relations et en confidences avec un autre Grec chiote, Justimany, qui, pour quelque argent, va livrer le secret de son compatriote au consul français. Celui-ci, comprenant toute l'importance de la révélation, mande Spartaly, l'achète à son tour et le retient à Smyrne. Tandis qu'il envoie à Ferriol lui-même les lettres saisies, qui, au lieu de sauver le prisonnier, vont lui attirer de plus grandes rigueurs, Avedick, croyant pouvoir compter sur leur effet heureux et espérant une prompte délivrance, arrivait à Marseille, et était remis entre les mains de M. de Montmor, intendand des galères, puis jeté dans les cachots de l'arsenal.

Note de la rédaction :

Nous signalons à nos lecteurs que la plus grande partie de ce récit a été empruntée à l'ouvrage de M. Marius Topin : « L'Homme au Masque de Fer », 2^e édition 1870, Didier et Cie, éditeurs.

(A suivre)

(1) Environ 880.000 francs or.

COMMENT SE COMPORTE LA COMMUNAUTE ARMENIENNE DU LIBAN

L'immense tragédie où se joue le sort du Liban permet, chaque jour, à la Presse de toute tendance, d'abreuver ses lecteurs d'informations percutantes.

Elle y puise, par ses correspondants particuliers, des nouvelles sensationnelles qui tiennent le public en haleine, dans l'attente d'une conclusion qui ne veut pas venir.

Le Moyen-Orient a été, de tous temps, une source de conflits latents entre les diverses populations, les intérêts différents de chaque Etat, attisés par les intrigues des Impérialistes, de droite ou de gauche.

Les syndromes de ces conflits sont tellement subtils que seuls les diplomates chevronnés peuvent arriver à en démêler la trame.

Tout journal, soucieux de présenter à ses lecteurs l'aspect politique ou militaire véritable de cette région, et au Liban en particulier, devrait faire preuve de beaucoup de circonspection avant de publier les nouvelles dépêchées par leurs correspondants.

A la lecture de la Presse, on peut y déplorer l'absence d'une large vision objective de la situation présente, marquée par des lacunes, des interprétations maladroites des événements.

Les Arméniens, qui ne sont pas à un mauvais coup reçus près, sont en droit d'être irrités par ce comportement.

Au Liban, les combats se poursuivent depuis avril 1975.

Dès septembre de l'année précédente, à l'approche du 60^e anniversaire du 1^{er} génocide du XX^e siècle, les trois partis arméniens, Dachnag, Hintchag et Ramkavar, avaient signé une déclaration d'action commune pour cette commémoration. La tragédie libanaise a

fait progresser cette union politique capitale pour les intérêts arméniens. Elle est plus solide que jamais.

La position de la communauté arménienne du Liban, dans le conflit présent, tient essentiellement compte de son désir de ne pas rompre définitivement le fragile équilibre des diverses ethnies vivant en commun dans le pays, espérant qu'un jour, les combats s'arrêtant, l'originalité et la prospérité du pays reviendront. Elle ne veut donc pas participer à cette lutte fratricide, et maintient une stricte neutralité entre les deux protagonistes.

La Presse n'a pas mentionné l'importance et le rôle considérable de médiateur de cette communauté.

Il n'est que de lire, par exemple, en page 4, dans « Le Monde » du 25-26 juillet dernier, l'information suivante, pour s'en convaincre :

« L'arrêt des combats dans le secteur de Nabaa fait suite à une rencontre, au cours de la soirée de vendredi, entre M. Yasser Arafat, président du Comité exécutif de l'O.L.P., et M. Melkon Eblighantian, député de Beyrouth et membre du Comité central du Parti Arménien, Tachnag ».

Mais neutralité ne veut pas dire abandon de sa souveraineté, car nul ne peut se faire respecter dans une ambiance de guerre, s'il ne montre sa détermination et les moyens dont il dispose pour se défendre contre toute atteinte.

La communauté arménienne dispose donc d'une milice armée qui isole leur quartier de Bourj-Hammoud, du quartier musulman de Nabaa et des quartiers tenus par les conservateurs.

Lorsque « Le Monde » du 24-7-76 annonce imperturbablement que « les militants du parti arménien d'extrême droite Tachnag ont pris

d'assaut, jeudi après-midi, le quartier voisin de Nabaa habité en majorité par des musulmans chiites... », ce journal sérieux se fourvoie.

D'abord par l'inexactitude de la tendance prêtée au parti Tachnag, puisque cette dernière, ayant participé à la II^e Internationale, n'a pas jusqu'à présent, renié ses origines révolutionnaires.

A moins que pour ce journal, l'aspiration nationale de ce parti le mette automatiquement dans cette position, ce qui ferait alors de chaque Arménien non assimilé un extrémiste de droite, puisque la fibre nationale existe chez tous.

D'autre part, cette escarmouche aurait dû être relatée en même temps que celle qui s'était produite plus tôt entre les milices arméniennes et les forces chrétiennes, particulièrement les Chamounistes. Ces deux affrontements avaient la même origine : la résolution des musulmans et des chrétiens de pénétrer dans le quartier arménien pour s'en servir de base pour leurs opérations militaires. A chaque fois, les Arméniens se sont opposés à cette violation de leur neutralité, susceptible de les entraîner, à leur corps défendant, dans le conflit.

En ne donnant pas une information complète et objective à cet épisode du conflit, les journaux risquent de faire croire à leurs lecteurs que les Arméniens du Liban ont pris fait et cause pour les Chrétiens, alors qu'il n'en est rien.

Mais le rôle capital tenu par nos frères du Levant est surtout humanitaire. La Presse a, quelquefois à ce sujet, fait leur éloge. Pour nous autres, il n'y a rien d'extraordinaire dans leur comportement, car l'hospitalité, la charité, l'aide aux enfants, vieillards et blessés sont l'apanage, depuis des siècles, des Arméniens, où qu'ils soient.

UNE DIASPORA MOUVANTE

L'exode massif de nos compatriotes du Liban a commencé et s'étalera le plus vraisemblablement sur plusieurs mois.

Nous assisterons, contrairement aux exemples passés, à l'arrivée de familles entières plus ou moins complètes et le plus fréquemment à des regroupements familiaux pour ceux qui ont déjà un membre de leur famille hors du Liban.

Après leurs parents ou grands-parents chassés de force de leur pays ancestral, une nouvelle vague d'exil s'abat sur les Arméniens, et ceci sans que des structures adaptées ou qui devraient l'être interviennent telles que le « Fonds Gulbenkian » et plus grave encore « l'Union Générale de Bienfaisance Arménienne ».

Soit ! Avant qu'un jour nous soyons en mesure de leur demander des comptes, il faudra agir en particulier et afin de savoir à quelle porte frapper éventuellement, voici une liste d'adresses établie par le Secrétariat d'Etat du Ministère du Travail dans le cadre du Réseau National d'Accueil, dont les chefs de réseau et selon les propos mêmes de Paul Dijoud (Secrétaire d'Etat à l'Immigration) « doivent permettre à l'immigré, quel que soit le lieu de France où il habite, de trouver un service, un agent, à qui il pourra exposer ses problèmes, ses difficultés de tous ordres, et qui le comprendra, l'aidera en l'informant sur ses droits, en l'orientant vers l'organisme compétent après l'avoir recommandé ou lui avoir constitué un dossier. C'est l'une des tâches prioritaires que l'Etat s'est assigné pour faciliter l'adaptation et l'insertion dans le milieu d'accueil des populations étrangères... ».

Voici donc la liste des postes de premier accueil concernant les régions d'implantations des colonies arméniennes :

LYON

Gare SNCF de Perrache
Quai n° 1, porte n° 41, tél. (78) 37.34.62.
Aéroport de Satolas
Bloc n° 8, tél. (78) 71.95.36.

MARSEILLE

Gare SNCF Saint-Charles
Hall central, sortie des voyageurs
Tél. ((91) 64.27.37

Aéroport de Marignane
Hall central, tél. (91) 89.90.10 Poste 24.49
Port Autonome
Bureau n° 65, Gare longitudinale de la Joliette, tél. (91) 90.00.60.

PARIS

Gare de Lyon : permanences volantes
Aéroport d'Orly Sud : Guichet sortie B
Tél. 587.51.41 poste 58.50
Aéroport de Roissy-en-France
Niveau 5 rayon 18, tél. 862.17.74.

BORDEAUX

Gare de Saint-Jean : Quai n° 1
Bureau n° 4, tél. (56) 91.22.88.

Ces bureaux de Premier Accueil servent essentiellement de ventilateurs selon les cas en présence.

Liste des bureaux départementaux d'accueil, d'information et d'orientation :

05 HAUTES-ALPES

Bureau principal : 1 avenue Commandant-Dumont - 05000 Gap, tél. (92) 51.38.72
Ouvert du mercredi au samedi, de 9 h à 12 h et de 15 h à 19 h.

06 ALPES-MARITIMES

Bureau principal : 5, rue Gallean - 06000 Nice, tél. (93) 85.21.47.
Ouvert lundi de 9 h à 19 h
Ouvert tous les autres jours de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h.

13 BOUCHES-DU-RHONE

Bureaux principaux :
— 38, Bd de Strasbourg, 13003 Marseille
tél. (91) 62.40.41
Ouvert tous les jours de 8 h 30 à 12 h et de 14 h à 18 h 30.
— 27, rue Venel, 13100 Aix-en-Provence,
tél. (91) 26.69.38.
Ouvert du mardi au vendredi de 9 h à 13 h et de 17 h à 19 h 30.
Ouvert le samedi de 9 h à 12 h et de 15 h à 18 h.
— 2, rue des Cordonniers, 13500 Martigues.
Ouvert le mercredi de 20 h à 22 h
Ouvert le jeudi de 15 h à 19 h
Ouvert le samedi de 9 h à 13 h.

26 DROME

Bureau principal : 23, rue Général-Farre, 26000 Valence, tél. (75) 43.57.78.
Ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h.
Permanence : Romans
Maison de la Mutualité : Place du 75° R.I., 26100 Romans, tél. (75) 02.30.85.
Ouvert les 1^{er}, 3^e et 4^e mercredis du mois de 14 h à 16 h.
Permanence : Montélimar
Maison des Sociétés : Place des Carmes, 26200 Montélimar, tél. (75) 01.57.12.
Ouvert le jeudi de 13 h à 15 h.

31 HAUTE-GARONNE TOULOUSE

Bureau principal : 24, Bd Lazare-Carnot, 31000 Toulouse, tél. (61) 62.36.29.
Ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 12 h 30 et de 14 h à 18 h 30
Ouvert le samedi de 9 h à 12 h.

33 GIRONDE - BORDEAUX

Bureau principal : 14, rue Maucondimat, 33000 Bordeaux, tél. (56) 44.93.70.
Ouvert le lundi de 10 h à 18 h. Du mardi au samedi de 10 h à 20 h.

38 ISERE

Bureau principal : 1, place Saint-André, 38000 Grenoble, tél. (76) 87.85.96.
Ouvert du lundi au samedi, de 10 h à 12 h et de 14 h à 20 h.

Antennes :

- Vienne - Mairie de Vienne, tél. (74) 85.00.02
Ouvert du lundi au vendredi, de 15 h à 18 h
Ouvert le samedi, de 8 h à 12 h.
- Pont-de-Cheruy, 15 bis, rue de la République, tél. (78) 32.10.66.
Ouvert du mardi au vendredi, de 14 h à 18 h.
Ouvert le samedi de 8 h à 12 h.

42 LOIRE

Bureau principal : 22, avenue E.-Loubet, 42000 St-Etienne, tél. (77) 32.62.36.
Ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 19h. Ouvert le samedi de 8 h à 13 h.

69 RHONE

Bureau principal : 15, rue du Dauphiné, 69003 Lyon, tél. (89) 54.62.55.
Ouvert du lundi au vendredi, de 8 h à 18 h. Ouvert le samedi, de 8 h à 12 h.
Antenne : Préfecture du Rhône
tél. (89) 60.55.41 Poste 40.33.
Ouvert du lundi au vendredi, de 8 h à 12 h et de 13 h à 17 h.
Permanence : Mairie de Meyzieu.
Ouvert le mercredi, de 9 h à 12 h et de 13 h à 16 h.

75 PARIS

Bureau principal : 239, rue de Bercy, 75012 Paris, tél. 346.11.98.
Ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 13 h et de 14 h à 20 h.

78 YVELINES

8, rue Sainte-Famille, 78000 Versailles, tél. 950.13.07.
Ouvert du lundi au vendredi, de 8 h 30 à 12 h 30 et de 14 h à 18 h.

Il va de soi qu'il faut bien préciser l'originalité arménienne et que ces bureaux ne remplacent en rien la chaleur d'accueil et de compréhension inestimable qui est le propre des nations ayant souffert et que les circonstances actuelles exigent un effort de chacun d'entre nous.

Je rappellerai, même au risque de déplaire, que l'aumône ou la charité ne doit pas être un moyen de se laver les mains. Il est de loin préférable d'assister une démarche administrative que de verser quelques dizaines de francs, mais l'un n'empêche pas l'autre.

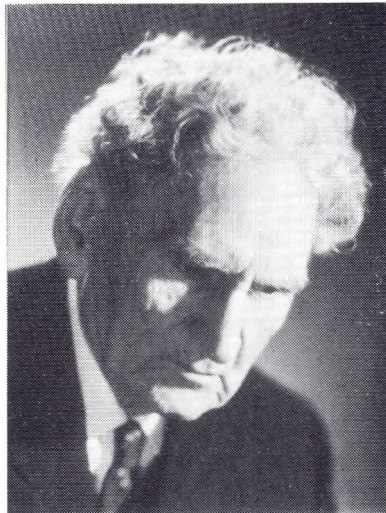
Varoujan DER MARDIROSSIAN.

Jacques KAYALOFF raconte . . .

QUELQUES RENCONTRES

Mon père était membre du parti russe, mieux connu par son nom abrégé KD (constitutionnel et démocratique) et a pris part au congrès tenu à Helsingfors (actuellement Helsinki) en été 1906 (1). Ceci n'a pas empêché les chefs du parti Dashnaksutiun de le nommer trésorier pour la quête des fonds. Ce parti arménien avisait tous ses coreligionnaires des montants qu'ils devaient verser au trésorier. Si le contribuable refusait de remettre l'argent, la somme était doublée et même triplée après un mois d'attente. Dans le cas de refus, les dashnaks liquidait l'obstiné. Habituellement, l'exécution était en plein jour et devant une église arménienne. A Moscou, un des frères Djangaroff, banquiers très connus, a été tué en sortant de l'église (2). A Bakou, un des Adamoff, chef de leur clan et propriétaire de nombreux puits de pétrole, a trouvé la mort en face d'une église. A Tiflis (actuellement Tbilisi), un des Seilanov, fabricants de cigarettes, était tué devant la cathédrale arménienne.

Andranik à Etchmiadzin



Martiros Sarian en 1971

Martiros Sarian en 1916



Miasnikian en 1915/16



A Rostov-sur-Don, les choses se sont passées calmement : mon père a persuadé tous les contribuables de remettre les sommes imposées. Quelques années plus tard, le Gouvernement Impérial a fait un procès à tous les « contribuables », sauf mon père, car personne n'a mentionné son nom durant l'enquête qui a duré une année entière.

Les Dashnaks venaient tard dans la soirée et je ne me rappelle plus de les avoir vus. Mais je me souviens très bien quand la police est venue chez nous pour fouiller dans nos effets pour un prétexte quelconque. Toutefois, les flics ont manqué deux « Mausers » que les Dashnaks avaient laissés temporairement chez nous et que ma mère a cachés parmi ses robes.

En 1908, nous avons déménagé à Moscou où j'ai commencé mes études au Lycée. Un après-midi, en rentrant de l'école, j'ai entendu une voix basse : c'était Chaliapine. Il déjeunait avec mon père et Nikita Balieff, un parent éloigné qui jouait au Théâtre des Arts à Moscou. Toutefois, Stanislavski lui donnait des rôles sans paroles comme « le pain » dans « L'oiseau bleu » de Maeterlinck, ou le « passant » dans « Un mois à la campagne », de Tourgeniev. Balieff ne pouvait pas se défaire de son accent arménien et il les a quittés pour ouvrir son propre théâtre « Chauve Souris », qui l'a rendu célèbre partout dans le monde.

Une autre fois, j'ai vu Tolstoï sous la table de la salle à manger. C'était Ilya Tolstoï, le fils cadet de l'écrivain qui lui ressemblait énormément. Il montrait à mon père sa dernière chasse à l'ours.

Après une vie assez monotone à Rostov-sur-Don, mes parents prenaient une revanche à Moscou et recevaient beaucoup de monde, surtout les artistes, les peintres et les journalistes. Parmi leurs amis était Martiros Sarian, qui venait assez souvent chez nous. Il nous a avoué qu'il chantait en faisant une peinture. Les chansons devaient être typiquement arméniennes, c'est-à-dire sans début et sans fin, et tristes. Il nous racontait ses idées sur la peinture, les raisons pour lesquelles il évitait d'aller à Paris pour ne pas tomber sous l'influence des impressionnistes.

La guerre et l'exil nous ont séparés. Au printemps 1927, Sarian a reçu la permission de venir en France. Naturellement, il est venu voir mes parents qui habitaient alors à Paris. Mon père et ma sœur sont allés à son studio pour voir ses dernières toiles. Ensemble,

ils ont choisi un tableau pour moi que ma sœur m'a apporté à New York, après qu'il ait été exposé à la Galerie Charles-Auguste Girard (1, rue Edouard VII), du 7 au 20 janvier 1928.

Dans son autobiographie, Sarian mentionne ce tableau en indiquant qu'il a brûlé avec les autres à Istanbul, où le cargo a pris feu. Cet incendie a détruit toutes les toiles récentes de Sarian qui étaient dans la cale, en route vers le Caucase. J'ai immédiatement écrit à Martiros en lui disant que sa mémoire lui a fait défaut, car je l'ai devant mes yeux. Il m'a remercié chaudement et dans la seconde édition de ses mémoires, il est indiqué que la toile est à New York. Un de ses fils, qui est compositeur, est venu voir ce tableau de la meilleure époque de son père.

Sarian avait un ami d'enfance, Alexandre F. Miasnikoff, qui était né dans le même village que lui (Bolchye Saly). Son nom de famille était déjà une traduction de l'arménien. Toutefois, en apprenant la révolte à Erevan en février 1921, Lénine a envoyé en grande vitesse Miasnikoff en arménisant son nom en Miasnikian.

Le futur Premier Ministre de la République Socialiste Soviétique Arménienne a fait ses études à l'Université de Moscou grâce à sa sœur Olga qui travaillait comme infirmière. Nous tâchions tous de trouver du travail à son frère, un avocat en herbe. Je me disputais avec lui parce qu'il ne croyait pas que le communisme était plutôt une religion et n'avait pas de base scientifique.

Je n'ai jamais revu Miasnikoff qui a péri dans un accident d'avion avec Atarbekian et Mogilevski en 1925. Le pilote, un ancien officier, a probablement décidé de périr

avec les trois communistes importants. En tout cas, après la mort de Lénine et l'exil de Trotsky, il avait peu de chance d'échapper à la persécution de Staline.

Sa sœur Olga est venue avec son mari, Dr Saparov, voir ma mère après le décès de mon père (4). Pour les gens de l'Ouest, ce n'est rien d'aller à l'église pour un enterrement d'un ami ou de visiter sa veuve. Quant aux citoyens de l'U.R.S.S., il fallait qu'ils aient beaucoup de courage pour le faire. J'étais déjà en Amérique et je n'ai jamais revu Olga et son mari, Dr Saparov.

Saparov était un orphelin et son oncle, prêtre arménien catholique, était son tuteur. Son oncle habitait en Crimée où il cultivait un verger. Après ses études à l'Université de Padoue, Dr Saparov s'installa à Moscou où il soignait beaucoup d'artistes, inclus la célèbre chanteuse Nejdanova.

En août 1918, Srbazan Guevork Cherokian (futur Catholicos Guevork VI) a été envoyé par le chef de l'Eglise au Caucase du Nord pour rétablir les contacts et pour acheter des victuailles.

Il connaissait bien l'allemand, ayant fait ses études à l'Université de Leipzig, ainsi qu'au Conservatoire pour le chant religieux. Srbazan a consenti à nous prendre avec lui jusqu'à Rostov.

Notre chemin nous menait vers les rivages de la Mer Noire, en ignorant tous qui régnait là-bas. Les points importants étaient Akstafa occupée par l'Armée Turque ; Potit était entre les mains allemandes, Tuapsé, dont personne ne connaissait le sort.

Deux jours avant notre arrivée là-bas, un détachement géorgien, sous la direction allemande, rentrait dans cette ville. Les habitants avaient profité du changement de

régime pour dévaliser deux wagons de sucre. Ne voulant pas être attrapé avec le granulé, toute la ville était occupée à faire des confitures. Toutes les poignées des portes étaient gluantes. On vous servait une soupe qui vous donnait la nausée, car le pot était mal lavé.

Nous avons pris une barque nommée « St. Elisabeth » avec un moteur auxiliaire. Mais la tempête nous a obligés à rentrer dans la Baie de Gelendjik. Cette plage était complètement délaissée par les combattants : les Allemands occupaient Rostov ; les Géorgiens, Tuapsé ; l'armée blanche était en train d'être formée ; les rouges avaient rejoint les verts dans les montagnes en attendant un moment plus propice.

Srbazan était un bon compagnon de route : il acceptait toutes les adversités comme dues et ne se plaignait pas.

Je n'ai rencontré qu'une seule fois le partisan Andranik. Accompagné de ses aides, il est venu voir mon oncle à Rostov en décembre 1917. Pendant son absence ma sœur et ma cousine essayaient de le divertir, mais Andranik n'était pas un homme à être mené par les jeunes femmes et il tenait le fil de la conversation. Après l'arrivée de mon oncle, nous avions un désir fou de savoir ce qu'elles avaient appris d'Andranik : entre autres, il leur avait dit qu'un homme poilu sent moins qu'un autre moins poilu.

(1) « Niva » § 45 1906 p. 655.

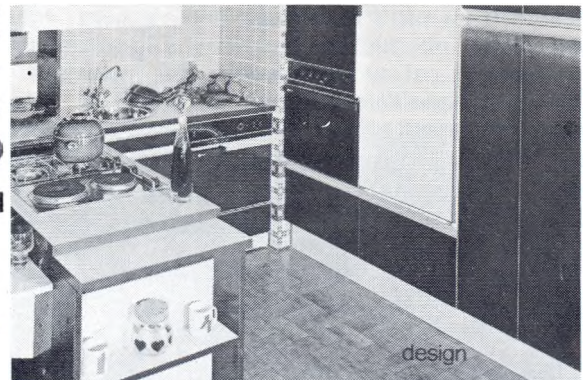
(2) Comme la majorité des sources est en langue russe, j'ai gardé les noms russifiés pour faciliter les recherches futures.

(3) « Iz moei zhisni », Première édition 1970, pages 263 et 380 ; deuxième édition 1971, pages 263 et 380 (imprimé à Moscou, en russe).

(4) Mon père est décédé en septembre 1927.

FABRIQUE DE MEUBLES LAURENT

7 MEDAILLE D'OR DE LEUR FABRICATION



PROPRIETAIRE EUKSUZIAN

2^e AVENUE N° 42 -

OUVERT LE DIMANCHE

Z. I. DE VITROLLES

JERANIAN - BIOGRAPHIE

Né le 17 juillet 1921 à Sébaste (Arménie). — Nationalité française. — Vit et travaille à Paris. — Mobilisé dans l'Armée de l'Air 1944 à 1946. — Etudes à Marseille et à Paris. — Etudie la peinture à l'Académie Julian et Grande-Chaumière. — Prix de paysage Honfleur 1953. — Grand prix de Deauville 1952. — Médaille d'argent de la Ville de Paris 1955. — Chevalier des Arts et Lettres 1959. — Premier prix d'Europe de dessin - Monaco 1966.

Expositions et Salons

Salon d'Automne, Salon des Indépendants, Salon des Artistes Français. — Salon Terre Latine. — Peintres témoins de leur temps. — Confrontation d'Ambierle, Peintres d'Aujourd'hui (Los Angelès 1960). — Prix du Château de Sceaux (1956). — Prix du Palais Royal (1957). — Les Arts en Europe (Bruxelles 1964). — Peintres témoins de leur pays (Beyrouth 1971). — Estampes contemporaines à la Bibliothèque Nationale (1973). — Graupé dessins - Gallery Randall - New York (1974). — Et plus de 31 expositions particulières dans le monde.

Acquisitions - Achats effectués par les Musées :

1955 Ville de Paris. — 1955 Etat Français. — 1965 Ville de Paris. — 1960 Cour Impériale d'Iran. — 1961 Cour Royale de Grèce. — 1963 Musée de Dallas (Etats-Unis). — 1964 Musée d'Erevan (U.R.S.S.). — 1969 Fonds de l'Etat R.S.S. d'Arménie. — 1970 Collection Impériale d'Iran. — 1970 Musée Pouchkine, à Moscou (U.R.S.S.). — 1970 L'Ermitage Léningrad (U.R.S.S.). — 1972 Bibliothèque Nationale Paris.

Illustrations et lithographies exécutées pour pochettes disques (Edition Vogue musiques sacrées et folkloriques). — Lithographies exécutées pour Aféda. — Livres de poésie : Zahrad. — Revues « Andastan » Paris. — Poésie contemporaines Paris. — Rythmes et couleurs aux U.S.A. et Diverses maquettes.

J'ai beaucoup apprécié la correspondance qui est établie entre la peinture et la musique.

La transcription visuelle d'une sensation auditive établit un lien entre les domaines artistiques pour exprimer une même émotion, une vision du monde analogue.

Entrée merveilleuse, couleurs des bouquets des compositions humaines.

C'est une peinture, un art qui a quelque chose à dire.
Georges Breysson 1971.

A mon avis, Jérastian est un peintre plein d'originalité et de talent.

Le graphisme musical est sans doute une recherche auditive entre le regard et le sujet musical.

Il ira encore plus loin dans ses recherches graphiques et plastiques dans la voie qu'il s'est tracée. Il faut encourager ce peintre de talent, il le mérite.

Jérastian connaît son métier et le pratique honnêtement.
Aram Khatchaturian
Moscou 1962.

« Marcarade », d'Aram Khatchatourian.



La Jeunesse.

Le Théâtre de Delphes



Fonds A.R.A.M

JERANIAN OU LE JEU DE LA VERITE

Il n'y a pas de caprices de la forme chez Jeranian qui expose depuis le 9 mai à Beyrouth. Cet artiste français, qui se dit Libanais de sentiment dans la mesure où la Méditerranée en est l'alliance, ne laisse rien au hasard. Dans l'abstraction comme dans la fabrication, le coup de main est concret, la vision précise.

D'abord les toiles : elles relèvent d'une maîtrise tranquille de la technique et sont l'image de la vérité telle qu'en elle-même elle peut s'offrir aux regards qui savent la solliciter. Du paysage français, traité au gré des promenades, comme des scènes intimistes où les objets familiers semblent avoir été rassemblés pour le déclic, on ne peut dire qu'ils surprennent, tant ils adhèrent à la vision naturelle que l'on se fait. Une autre catégorie d'huiles est traitée par ailleurs avec de larges empâtements et des libertés avec la perspective et la couleur qui les projettent au-delà du réel.

Jeranian, qui a effectué la démarche inverse de la plupart des peintres contemporains, c'est-à-dire qu'il a découvert les vertus figuratives après avoir inventorié les émotions de l'abstrait, trouve enfin sa véritable dimension et plénitude dans ses dessins

où il combine les deux dans une technique résolument nouvelle qui leur donne une personnalité à part entière.

Il se permet là des audaces et, se libérant du contour traditionnel, arrive à suggérer la dynamique par un jeu visuel (très habile) des masses. Le thème, quel qu'il soit, se décante et apparaît triomphant dans un exercice où la virtuosité, bien qu'il s'en défende, est capitale.

Nous pensons notamment aux forêts, visages ou natures mortes émergeant ainsi dans leurs traits essentiels, en dépit de la trame inimaginablement serrée et travaillée qui les constitue.

Summum de ces exercices : les dessins « musicaux », où il retranscrit les symphonies, sonates et autres variations des maîtres anciens ou modernes. Avec cette nuance cependant que le réel est ici auditif et que sa transposition en couleurs et volumes est bel et bien le fruit de la créativité et du génie personnel de l'artiste. Jeranian peut être considéré comme une valeur sûre. Son œuvre aux registres variés s'inscrit dans la lignée des « bâtisseurs » du siècle.

Christiane SALEH

5-6-1972

« Le Jour » - Beyrouth 1972. •



Loris Tjeknavorian

MUSIQUE

Loris Tjeknavorian, jeune et brillant chef d'orchestre-compositeur, est né en 1937, en Iran, de parents arméniens.

Il se distingua à l'Académie de Musique de Vienne, dont il est diplômé. De retour en Iran, le Ministère de la Culture lui demanda d'écrire un opéra : « Rhostam et Sohrab ». C'est à Salzbourg qu'il le termina, grâce à la rencontre de Carl Orff qui, lui accordant une aide financière, lui permit de prolonger son séjour. En 1966, il devint compositeur attitré au Collège Concordia, Minnesota (U.S.A.), et directeur du programme d'opéra instrumental au Collège de Moorhead State.

En 1972, il fut nommé chef d'orchestre responsable de l'Opéra de Téhéran et dirigea la représentation de « Sheherazade », en présence du Shah. Ce dernier le chargea de composer la musique des festivités de Persépolis, à l'occasion des 2.500 ans de l'Empire Iranien. Pour sa contribution à ces célébrations, le Shah le gratifia de l'ordre de Homayoun (qui signifie « Majesté »).

En juillet 1974, à Manchester, Tjeknavorian dirigea l'orchestre Hallé à la première britannique de son « Concerto pour Piano » avec David Wilde en soliste. Depuis, il a dirigé et enregistré avec d'autres grands orchestres et ensembles britanniques. Granada Television lui commanda un « Octuor »

et c'est ainsi que commença son association avec Novello, éditeurs londoniens. Il a également écrit plus de trente partitions de films.

Au début de 1975, son « Requiem pour les Martyrs » fut exécuté par l'ensemble Percussion Virtuosi de Londres, à Queen Elisabeth Hall. En juillet 1975, son ballet « Simorgh » fut présenté par la Nouvelle Compagnie de Ballets de Londres au Théâtre Wells de Sadler. Ces deux dernières œuvres ont été enregistrées par la maison d'éditions de disques : Unicorn.

C'est le 9 décembre 1975 que Loris Tjeknavorian fit ses débuts au Royal Festival Hall. Londres, où il s'est installé avec son épouse américaine et son fils, est devenue sa seconde patrie.

METHODES D'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ARMENIENNE

Il existe aux Etats-Unis de nombreuses écoles arméniennes, particulièrement dans les Etats où la communauté arménienne est la plus importante. Les cours pour enfants se font en général le vendredi soir ou le samedi matin.

L'une de ces écoles, celle de l'Eglise Apostolique Arménienne de St-Peter à Watervliet (New York) est à signaler. En effet, on y enseigne l'arménien grâce à une méthode qui n'a rien à envier à celle que les Américains ont adoptée (depuis longtemps, d'ailleurs !) pour l'enseignement des langues en général : la méthode active. On est très loin du cours traditionnel où l'enfant se contentait de répéter la lecture faite par le maître et, par conséquent, était tout à fait passif.

Cette initiative particulièrement intéressante a été prise par Mme Ovsanna Modradian, secondée dans cette réalisation par Mlle Silva Der Stepanian. Cette dernière, directrice du Laboratoire de Langue Arménienne, a conçu tous les livres de classe pour enfants de tous âges, ainsi que le matériel d'enseignement: jeux divers, puzzles, cartons de manipulation qui permettent d'acquérir agréablement le vocabulaire des jours de la semaine, des couleurs, les chiffres, etc... Des enregistrements vidéo de danse et de cours de cuisine sont également prévus, mais l'école ne peut les diffuser pour l'instant, faute d'un circuit intérieur de télévision.

On n'y enseigne pas uniquement la langue, mais aussi l'histoire arménienne.

Il y a actuellement 76 étudiants parmi lesquels 15 adultes — deux d'entre eux viennent spécialement de Pittsfield (Massachusetts).

L'enseignement de l'arménien

en France ferait un bond prodigieux s'il existait une telle méthode.

La majorité des enfants qui fréquentent actuellement nos écoles arméniennes manquent de persévérance. Ce sont souvent les parents qui les incitent à ne pas abandonner. Un enfant vraiment intéressé n'aurait pas une telle attitude. Or, l'enseignement de l'arménien, tel qu'il est pratiqué en France n'est pas fait pour enthousiasmer les élèves ! Ce ne sont pas les enseignants qui sont en cause. Bénévoles pour la plupart, les efforts qu'ils déploient sont vraiment appréciables. Mais ils ne disposent pas d'un matériel qui les aiderait à réaliser pleinement leurs buts.

Enseigner une langue par l'intermédiaire de textes littéraires semble être une erreur, du moins en ce qui concerne les premières années. C'est comme si on apprenait à un bébé à danser avant de savoir marcher ! Si l'on veut qu'un enfant s'exprime, il faut lui donner des modèles de langue parlée, c'est-à-dire des dialogues et non des textes littéraires. En ce qui concerne l'arménien, la plupart des enfants se trouvent déjà, par leur famille, dans ce contexte de conversation. Alors, pourquoi ne pas prolonger pendant les cours ces situations de dialogue ?

Le jeu étant une activité essentielle chez l'enfant, pourquoi ne pas en profiter pour lui faire acquérir la langue étudiée ? Pourquoi obliger des enfants, faits pour bouger, à rester immobiles et figés derrière leurs bureaux. Le mouvement et l'action qui entrent dans une classe conviennent aux enfants et, par là même, canalisent leur énergie vers un but précis : l'acquisition de la langue.

En conséquence, les méthodes audio-visuelles et leurs applications semblent correspondre particulièrement à la nature même de l'enfant. L'élève devient alors actif et participe à sa classe : il s'intéresse. L'intérêt ainsi éveillé mène rarement à la lassitude, mais presque toujours à la créativité : on veut s'exprimer et agir et on a plaisir à se servir des nouvelles acquisitions linguistiques dans des situations inventées.

Il serait souhaitable qu'une telle méthode dans l'enseignement de l'arménien se prépare en France. Rien n'existant encore dans ce domaine, toutes les propositions sérieuses seraient les bienvenues.

Les premiers cours, accrochant déjà l'intérêt de l'enfant, il continuerait à apprendre sa langue avec plaisir. Nous savons tous que les débuts sont très importants et peuvent motiver enthousiasme ou dégoût définitif.

En essayant d'améliorer la situation pédagogique existante, nous ne poursuivons qu'un but : maintenir la langue arménienne vivante.

Hilda VARBEDIAN.

ENTRETIEN AVEC L'AMBASSADEUR DE TURQUIE

par G. POLADIAN

(Suite des N° 9 - 16 - 17)

Et puis, Monsieur l'Ambassadeur, quand vous employez le mot « Révolution », ce n'est pas tout à fait exact. Quelle révolution avon-nous préparée ? Jusqu'en 1915, à la veille du génocide, nous n'avons jamais exigé ni notre séparation de l'Etat Turc, ni l'indépendance nationale. Tout ce que nous demandions, c'étaient des réformes dans

les provinces arméniennes, garanties de sécurité de biens et de personnes.

Quand la Turquie entra en guerre en 1914, tous les Arméniens vivants dans les frontières de l'Empire, avec leur Catholicos, leurs patriarches, leurs partis politiques, jurèrent fidélité au gouvernement, déposèrent leurs armes et répondirent à l'ordre de mobilisation générale, en fidèles et loyaux citoyens. Toute la jeunesse arménienne était sous les armes. De quoi aviez-vous peur ?

Je suis de Zeytoun, Excellence. Au mois de mars 1915, mes fiers compatriotes qui, depuis des siècles, vivaient presque indépendants dans leur nid d'aigle, se soumièrent et se rendirent à vos troupes pour ne pas créer d'incidents ou de fournir des prétextes.

Quand vous avez obtenu tout cela, au lieu de vous tranquilliser, vous avez commencé à appliquer point par point, étape par étape, le programme du génocide. Programme établi en détail, **depuis des années**. Le crime du génocide était un crime prémédité, Excellence !

Vous ne pouvez le justifier d'aucune manière. Justifier le premier et le plus horrible génocide de toute l'histoire humaine. Est-il nécessaire d'entrer dans les détails à ce sujet ? Je ne crois pas. Vous aviez proposé, Excellence, d'examiner les problèmes qui concernent nos deux peuples, en toute objectivité et d'une manière réaliste. Et vous, Monsieur l'Ambassadeur, vous êtes une personne réaliste, une personne cultivée. Vous devez donc vous persuader une fois pour toute que les légitimes droits du peuple arménien ne peuvent être oubliés, ne peuvent être bafoués. Cette page sanglante de notre histoire ne peut être définitivement close avant un accord entre nos deux peuples. Ensemble nous devons réfléchir et trouver une solution équitable. Si j'étais à votre place, je trouverais un moyen pour satisfaire le peuple arménien.

De cette manière, vous mettriez fin à un scandale international qui vous porte tort, vous nuit énormément, qui dure depuis plus de cinquante ans et qui ne cessera jamais, je vous prie de me croire, Excellence ! Pour un créancier, la meilleure solution pour être tranquille, la solution la moins dangereuse est de payer sa dette. Sachant surtout que celle que vous nous devez devra être payée tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre. Elle est imprescriptible.

— D'après vous, que devrions-nous faire, quelle solution proposez-vous ?

— Je vous ai dit déjà, Excellence, rétrocession d'une partie de nos terres.

— Hélé ! Hélé ! (Et encore !)

— Vous vous moquez de moi, Excellence ?

— Non ! D'après vous, vous vous contenteriez de quoi ?

— Nos pères étaient trop optimistes, n'avaient pas leurs pieds sur terre. Ils rêvaient d'une Arménie de mer en mer ! Nous sommes plus modestes, plus réalistes. Une Arménie de lac en lac nous donnerait satisfaction, du Lac de Sévan au Lac de Van !

— Et puis, Mussu Polat ?...

— Puis, tout ira bien, nos deux peuples se réconcilieront.

— Vous croyez ?

— Qui, Excellence, s'il y a un arrangement dans ce sens, nous sommes prêts à oublier notre passé, prêts à tourner cette page sanglante de notre histoire. Je suis un tout petit écrivain, je suis donc à l'écoute des battements du cœur de mon peuple. Il oubliera, il pardonnera. Car mon peuple, Excellence, n'est pas assoiffé de sang, il n'est pas né pour verser le sang, mais pour vivre en paix, bâtir, créer, embellir la terre, répandre le bonheur... Et ceci sera le plus grand sacrifice, le plus grand héroïsme qu'on ait jamais demandés à un peuple, car aucun autre peuple n'a autant souffert, aucun autre peuple n'a été si profondément blessé dans son âme et dans sa chair.

— Admettons, admettons, mais tout ce que vous dites, c'est de la littérature. Supposons qu'on vous restitue ces terres, qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Comment, ce que nous allons en faire ? Mais nous allons les prendre et...

— Qui va les prendre ?

— Mais nous, le peuple arménien.

— Où il est ce peuple ?

— Partout, disséminé aux quatre coins du monde et celui surtout qui se trouve à Erivan, autour d'Erivan.

— Vous considérez ces terres se trouvant sous un régime étranger et inhumain votre véritable patrie ? Les Arméniens de la Diaspora sont-ils d'accord avec le communisme ?

— Ce problème ne vous concerne pas. Sommes-nous d'accord ou non, cette patrie est-elle authentique ou non ? **C'est à nous de le décider.** Je veux que vous sachiez une chose, Excellence, un fait essentiel : tous les Arméniens, où qu'ils soient, à Beyrouth, Téhéran, New York, Paris et surtout à Erivan, tous, sans exception, de quel

bord qu'ils soient, l'ouvrier, l'intellectuel, l'artisan, le commerçant, tous, vous m'entendez, jeunes et vieux, sont unanimes sur un point, restitution de nos terres ancestrales.

Nous n'avons sur ce problème qu'un but, qu'une volonté. Je désire que vous gardiez votre peuple informé de cette volonté unanime et inflexible. C'est votre rôle.

— Mon rôle ?

— Oui, d'informer le gouvernement et le peuple que vous représentez.

— Bien, ce sera fait, Mussu Polat, si ce n'est déjà fait ! Et comment comptez-vous reconquérir ces terres, comme vous dites ?

— Je sais, et nous savons tous que ce ne sera pas facile, mais nous y arriverons, tôt ou tard. C'est inéluctable.

— Avez-vous une idée sur la puissance militaire de la Turquie ?

— Oui, Excellence, la plus forte armée de tout le Moyen-Orient. Mais il ne faut pas ignorer que nous vivons au XX^e siècle, à l'ère atomique. Un peuple de deux millions d'habitants peut tenir tête à vingt, à trente millions, le mettre à genoux. Et puis, moi, je vois l'avenir autrement, Excellence. Ce ne sont pas toujours les mêmes lois qui régiront l'humanité, les lois de la jungle. Cette bonne et belle terre appartient aux peuples civilisés, aux bâtisseurs, aux créateurs et non aux barbares, aux destructeurs.

— Et naturellement, vous vous trouvez dans le premier groupe et nous dans le second.

— En effet, Excellence, depuis votre naissance, depuis plusieurs siècles de domination sur une des terres les plus civilisées, les plus fertiles, qu'avez-vous apporté à la civilisation universelle ? Sur votre longue route, vous n'avez semé que des cadavres, vous n'avez répandu que du sang. Citez-moi un seul nom que vous ayez donné à l'humanité, un bienfaiteur, un savant, un créateur. Personne, pas une seule ! Tandis que nous, dix fois moins nombreux, sans cesse pillés, massacrés, nous avons apporté une contribution immense à la civilisation universelle, Mesrob, Grégoire de Narek, Komitas, Vouroujean, Tcharentz, Aram Khatchadourian, Victor Hampartzoumian et tant d'autres.

Ah ! J'allais oublier, Excellence, avant de vous quitter... vous avez donné un grand homme à l'humanité, il ne faut pas l'oublier, il faut être juste.

— Et comment il s'appelle ?

— **Nassreddine Hodja...**

FIN

DEUX REVOLUTIONNAIRES ARMÉNIENS

Dans la longue galerie des portraits de révolutionnaires qui, s'appuyant sur les forces de l'histoire pour la dévier et la défier, en ont été finalement la victime, deux Arméniens, d'une personnalité exceptionnelle, figurent en bonne place.

L'histoire du premier est relatée dans un ouvrage de Jacques Baynac, édité chez Fayard : « Kamo, l'homme de main de Lénine ».

Kamo, surnom qui lui avait été décerné par le futur Staline, s'appelait en réalité Sémion Archakovitch Ter Petrossian, né le 15 mai 1882 à Gori, province de Tiflis, en Géorgie.

Il mourut à Tiflis 40 ans après, le 14 juillet 1922, dans un banal accident de bicyclette.

Lénine envoya à ses obsèques une couronne avec ces simples mots : « A l'inoubliable Kamo ».

Sa tombe, au bout de l'ex-place d'Erévan devenue la place de Lénine, fait face à l'immense statue du grand révolutionnaire dont le bras figé désigne la dernière demeure de celui qu'il appelait, en plaisantant : « Le brigand du Caucase ».

Au Panthéon symbolique de leurs gloires nationales, les Arméniens accueillent avec un éclectisme surprenant les personnages aussi divers que le nazi Gudérien et le communiste Kamo. Ceci provient, sans doute, du nationalisme inné de nos compatriotes.

Dans le cas de notre héros, son souvenir populaire est comme le symbole de la lutte acharnée et malicieuse que mènent, depuis toujours, les victimes d'un pouvoir central autoritaire.

Il cristallise facilement les aspirations nationales des peuples caucasiens. Cet héros populaire est de plus un justicier qui n'effarouche pas le nationalisme bourgeois, car s'il dépouillait effectivement l'Etat oppresseur au profit des opprimés, il ne s'attaquait jamais aux richesses individuelles. Même de son vivant, Kamo fut davantage tenu par le peuple pour l'incarnation presque parfaite du « brigand social » que pour celle d'un révolutionnaire professionnel bolchévique.

Son inaltérable ferveur, son élan de sacrifice, sa résignation devant la mort procèdent d'un mysticisme dévolu.

La seule ombre à ce tableau vient de ce que cette force d'âme se soit manifestée en dehors, sinon au détriment, de son peuple d'origine.

A cette époque, la domination russe au Caucase était incarnée dans la personne d'un gouverneur général violemment arménophobe.

En réaction, toute la communauté arménienne à laquelle les Ter Petrossian appartenaient, faisait bloc autour de son chef religieux, le Catholicos, qui revendiquait la liberté de culte.

S'affranchir de la religion arménienne pouvait conduire à rejoindre celle du colonisateur. Cela se teintait d'un air de trahison.

Il ne restait donc qu'à rompre avec les deux.

Ainsi, tout au long du récit de ses aventures extraordinaires, toutes pleines d'audace, de chance et de témérité, bien qu'il ait été souvent en contact avec de nombreux Arméniens qui luttèrent comme lui pour le même idéal révolutionnaire, nous n'y avons trouvé nul acte, nulle proclamation qui eussent concrétisé les aspirations nationales de ses compatriotes.

Par contre, le second personnage, grand révolutionnaire comme Kamo, compagnon intime et fidèle de Lénine, dont il ne va être question qu'à propos d'un épisode de la défense de Bakou, en 1918, Chaoumian n'a pas hésité à aider le Conseil Arménien qui contrôlait la ville, à l'insu des autres chefs bolchéviques.

Les Arméniens, dont le Conseil comprenait deux Dachnakzaksans, deux Sociaux-Démocrates et un Social-Révolutionnaire, s'occupaient seuls, activement, de la défense de la ville. Ils avaient fait appel aux troupes anglaises qui se trouvaient en Perse pour demander leur aide, devant la menace germano-turque.

Ceux-ci mirent comme condition à leur participation la livraison, sur place, d'une énorme quantité de benzine.

Ce fut en vain que le délégué du Conseil Arménien décrivit la situation terrible des défenseurs de Bakou ; il ne put faire sortir les autorités anglaises de leur flegme.

Les Anglais, en effet, ne voulaient pas et ne pouvaient pas s'aventurer à Bakou sans être certains que leurs communications automobiles, à travers la Perse, jusqu'à Bagdad, seraient assurées. Il leur fallait donc cette benzine qui leur faisait complètement défaut.

Embarquer de la benzine, la faire sortir de Bakou et la transporter à Enzeli pour la livrer aux Anglais était pour les Arméniens chose impossible.

La benzine, certes, ne manquait pas à Bakou. Il y en avait même d'énormes réserves. Mais il était impossible d'en sortir, ne fut-ce qu'un bidon, sans l'autorisation des Bolchéviks, qui étaient alors les maîtres de la ville, et non seulement ils ne voulaient pas l'aide des Anglais, mais encore ils les traitaient comme des ennemis.

Le Conseil Arménien ne sachant comment faire eut l'idée de s'adresser à l'une des têtes du parti

bolchévique, Chaoumian, le chef des commissaires délégués par Lénine à Bakou, mais qui était aussi un Arménien.

Bien que Chaoumian, un « pur » dans toute l'exactitude du mot, fut un ardent Bolchévik, bien qu'il fut un convaincu, un sincère, enfin un véritable apôtre du bolchevisme, ses idées et ses principes bolchéviques n'avaient pas complètement étouffé en lui le sentiment national si profondément enraciné au cœur de tout Arménien.

C'était aussi un homme intelligent. Et bien qu'il s'inclinât devant le mot d'ordre de son parti, il déploierait le refus de l'aide des Anglais au Caucase, car il se rendait très bien compte que, seule, cette aide pouvait encore sauver Bakou, où la situation devenait, de jour en jour, plus critique.

Sauver Bakou, c'était en outre aussi sauver ses frères de race, les Arméniens, de l'extermination certaine qui les attendait si les Turcs et les Tartares triomphaient, étant donné surtout la guerre sans merci qui leur avait été faite jusqu'alors.

Chaoumian n'hésita pas. Il décida d'aider, à l'insu des autres chefs bolchéviques, le Conseil Arménien à satisfaire les exigences des Anglais.

Et la benzine, après bien des péripéties, fut livrée aux Anglais.

Bakou qui rendaient impossible sa défense, lancèrent une attaque en force sur deux points, ce qui leur permit d'entrer dans la ville, par la « Porte aux Loups ».

La résistance individuelle et héroïque des Arméniens sauva, une fois de plus, la situation presque impossible. Tous, hommes et enfants, prirent les armes. Ce fut une mobilisation spontanée, complète, sans distinction d'âge, ni d'état physique.

Les actes de bravoure et d'audace, les sacrifices héroïques des bandes et des groupements arméniens isolés, puisqu'il n'y avait pas de commandement central, se succédèrent, aussi splendides que nombreux, au cours de ces heures désespérées.

Hamasp, Sébou, Mourad, tous les chefs des partisans, firent alors des prodiges.

L'un de ces partisans, Mourad, dont la vie, par ailleurs, depuis le début de la guerre, était une véritable épopée (Mourad était Arménien turc, du vilayet de Sivas) sauva ainsi Bakou à l'heure la plus critique, où les Turcs, en force, entraient dans la ville, par la « Porte aux Loups ».

Avec une poignée d'hommes, trente-six exactement, tout ce qu'il put réunir autour de lui, en ces quelques minutes décisives, il se précipita avec une telle impétuosité sur les premiers rangs de l'ennemi, qu'il les rompit et y mit le désordre. Il y sema si bien le désordre et la mort, avec sa poignée de fous, que, pris de panique, les Turcs firent demi-tour et s'enfuirent.

Mourad, malheureusement, clôtura par cet acte prodigieux l'épopée de sa vie, car, percé de balles et de coups de baïonnette, son corps fut retrouvé, gisant au milieu d'une dizaine de Turcs, ses propres victimes.

MORT D'UN BRAVE

Au début du mois d'août 1918, les Turcs appuyés par les Tartares, profitant des circonstances catastrophiques dans lesquelles se trouvait la défense de

HISTOIRE DE RIRE UN PEU...

LE POPE ARMÉNIEN A L'EAU

Un pope arménien, étant tombé dans une rivière, commença à être entraîné par le courant. Aussitôt, des paysans, le voyant en danger de se noyer, courent le long de la berge en criant :

« Donne... donne ta main pour que nous te sortions de l'eau ». Mais le pope, non seulement ne donnait pas sa main, mais la retirait. « Donne... donne... donne », clamaient les paysans.

Cependant, la femme du pope, étant accourue, conseilla vivement :

« Ne lui dites pas : « donne, donne ! mais dites-lui : prends, prends, mon père ».

Alors les paysans crièrent d'une seule voix :

« Prends, prends, mon père ».

Incontinent, le pope tendit ses deux mains et fut sauvé.

MALTA IOK !

Sous le règne d'Abdul Aziz, la marine turque n'était pas fameuse. Aucune aptitude spéciale n'était exigée pour entrer dans la flotte et il suffisait d'être bon courtisan

pour obtenir le commandement d'une frégate.

C'est à cette époque d'ailleurs que les hommes instruits étaient désignés par le vocable « mekteblis » (qui sont allés à l'école) et les autres par celui de « alaylis » (les ignorants). Or, un commandant alayli reçu l'ordre du sultan de se rendre à l'île de Malte. Pendant de nombreux jours, le bâtiment courut les mers, mais en vain. L'ordre ne put être exécuté. Aussi, au bout de trois mois d'un périple sans fin, le commandant revint à Constantinople. Il se rendit immédiatement devant le sultan :

« Emir des Croyants », s'écria-t-il dès qu'il fut admis en sa présence, « Ombre de Dieu sur la terre, Commandeur des villes saintes, Malta iok ». (Litt. : Malte non, c'est-à-dire Malte, ça n'existe pas).

L'ARMÉNIEN, LE TATARE ET LE MOUJIK

A la foire de Bakou, un Tatare tenta de vendre à un Arménien un cheval qui marchait cependant en boitant visiblement. Après force exclamations, imprécations et injures, le marché fut conclu pour cent

roubles, et l'Arménien, ayant payé d'un billet, s'en alla avec la bête. Cependant, un moujik qui avait assisté à la vente, le suivit :

« Tu es roulé », lui dit-il, « ce cheval boîte abominablement... ».

« Par Dieu le Père, c'est tout naturel », répondit l'Arménien. « C'est moi-même qui lui ai planté adroitement un clou dans le pied pour déprécier la bête et n'avoir pas à la payer trop cher ».

Le moujik courut alors après le Tatare et lui dit :

« Tu es roulé, car avant de t'acheter ton cheval, l'Arménien lui a mis un clou dans le pied, afin d'avoir à le payer moins cher ».

« Tu me fais rire », répondit le Tatare, « J'ai bien vu le tour de ce coquin et j'en ai été enchanté, car cela me servait. Mon cheval, en effet, boîte réellement, mais de naissance... ».

Là-dessus, émerveillé de tant de rouerie, le moujik s'empressa d'aller dévoiler ce secret à l'Arménien. Celui-ci leva les bras au ciel :

« Est-ce possible », s'écria-t-il, « qu'il existe de pareils filous ? Et moi qui commençais à avoir des scrupules de lui avoir donné en paiement un faux billet de cent roubles ! ».

COMPLAINTES ET REPENTIR DE BEDROS TOURIAN

Ces pages magistrales de l'œuvre de notre malheureux poète sont très connues et appréciées, à des titres divers, par tous les Arméniens qui se délectent en lisant ces vers remplis d'un lyrisme, rarement atteint.

Dans « Complaintes », torrent noir jailli à la vue des larmes de désespoir de sa mère, comment ne pas s'émouvoir devant l'évocation de cette âme qui « va enrichir le ciel », de ces étoiles « malédictions sanglotantes des âmes immaculées et malheureuses qui voltigent, en brûlant la voûte céleste » ?

Peut-on rester insensible devant « cet être tremblotant dont on a ravi les roses de son front, les flammes de ses yeux, supprimé les frémissements de ses lèvres et l'élan de son âme » ?

Le cœur se déchire en écoutant la plainte du moribond qui, dans un dernier réflexe d'espoir, rappelle à son Créateur, l'assurance qu'il lui a faite « Tu m'as promis de sourire au seuil de ma tombe ; sans doute, m'as-tu réservé une vie future ».

Soudain jaillit l'anathème lancé à la face de ce Dieu devastateur, engendré par une haine soudaine et implacable provoquée par ce tyran qui se complait au spectacle affligeant de sa souffrance, et qui amène le flot de larmes de l'être qu'il aime le plus, sa mère.

Et le terrible blasphème, qui risque de précipiter le poète dans un enfer encore plus inhumain, sort de sa bouche ; mais aussitôt, effrayé par son audace, il se reprend.

En maudissant celui qui l'a créé et qui semble l'abandonner, il s'élève, lui, l'être tremblotant, au niveau de ce Dieu cruel, il prend place dans la cohorte des mal-aimés de notre Créateur, de Prométhée et de ses semblables, qui ont osé se révolter contre leur maître.

Aussitôt, effrayé par tant d'impiété, il tremble, devient blême.

Et le lyrisme de Bédros Tourian, toujours présent, devient sublime tout au long des vers où il constate, avec lucidité, que sa fin est proche, « je suis devenu un soupir sanglotant dans les cyprès noirs, je suis une feuille automnale desséchée et qui attend de choir... Oh ! faites jaillir des étincelles, couvrez m'en que je vive. Mais quoi donc ! Après tant de rêves embrasser la tombe glaciale... ».

Un appel déchirant, désespéré au Seigneur pour qu'il verse dans son âme une goutte de feu, se termine par ce cri insoutenable : « je veux aimer, et vivre, et vivre encore ».

Heureusement, la poésie est toujours présente, tempérant l'explosion de sa douleur : « La lune ne fait que pleurer ; explorant des abîmes, elle est placée au milieu du ciel pour pleurer les malheureux abandonnés ».

Son réalisme reprenant le dessus, ce poète se sachant condamné à mort, ce moribond dresse son

testament par l'énoncé de ses deux désirs : d'abord la vie, et lorsqu'il perdra ce bien précieux, quelqu'un pour pleurer sur lui, car, ainsi qu'il le dira dans un autre de ses poèmes célèbres, il ne sera véritablement mort que si on l'oublie.

Il continue à formuler quelques regrets sur sa brève destinée, évocation où il étale toutes les ressources de sa sensibilité, et il conclut par cette pensée hardie, une fois de plus blasphématoire, vengeresse où il raille l'œuvre mystificatrice de ce Dieu cruel : « D'ailleurs, le monde n'est qu'une divine plaisanterie ! ».

COMPLAINTES — — —

Lorsqu'on évoque « Complaintes », il faut parler aussi de « Repentir », conséquence du poème précédent, et qui nous le rend plus compréhensible. On nous faisant connaître les motivations du poète quand il l'écrivit. « Repentir », composé au lendemain de la création de « Complaintes », nous indique que Bédros Tourian était dans un état physique et moral très bas ; sa mère, le voyant si mal, laissa échapper ses sanglots. Et, la vue de ces larmes bouleversa à tel point le poète, qu'il oublia sa condition d'humble mortel en laissant jaillir ce « torrent noir ».

Il implore l'indulgence de Dieu pour sa conduite provoquée par la fièvre ardente qui le consumait.

COMPLAINTES

Adieu donc ! Seigneur et soleil,
Qui scintillez au-dessus de mon âme...
Etoile — à mon tour — je pars enrichir le ciel.
D'ailleurs, que sont-elles, les étoiles ? sinon les malédictions
Sanglotantes des âmes immaculées et malheureuses,
Qui voltigent en brûlant la voûte céleste,
Et ne servent qu'à augmenter les armes et les ornements
De ce Dieu source des foudres...
Mais, oh ! que dis-je !... foudroie-moi donc,
Seigneur ! brise la pensée gigantesque, de mon atome,
Qui ose s'élaner, plonger dans les profondeurs célestes,
En escalader la sereine échelle stellaire...
Salut à Toi ! Créateur de cet être tremblotant,
De la lueur, du germe, de l'onde et du verbe,
Toi qui as ravi les roses de mon front, les flammes de mes yeux,
Supprimé les frémissements de mes lèvres et l'élan de mon âme,
Assombri ma vue, rendu haletant mon cœur...
Tu m'as promis de sourire au seuil de ma tombe ;
Sans doute, m'as-tu réservé une vie future,
Une vie éclatante de lumière, parfumée et pleine de prières.
Mais si, par contre, mon dernier souffle devait s'éteindre
Ici-bas dans le brouillard, en silence, sans aucun murmure,
Je voudrais devenir dès à présent une foudre blême,
Me cramponner à ton nom, gémir sans cesse,
Devenir une malédiction, m'enfoncer dans ton flanc,
En te déclarant : « Dieu inexorable »...
Oh ! Je tremble, je suis devenu tout pâle, tout blême ;
Mon cœur écume tel l'enfer,
Je suis devenu un soupir sanglotant dans les cyprès noirs,
Je suis une feuille automnale desséchée et qui attend de choir...
Oh ! faites jaillir des étincelles, couvrez m'en, que je vive...
Mais quoi donc ! après tant de rêves, embrasser la tombe
[glaciale...
A quel point est-elle sombre cette destinée, Seigneur !
Serait-elle tracée avec la lie du tombeau ?...
Oh ! versez dans mon âme une goutte de feu ;
Je veux encore aimer ! et vivre, et vivre encore.
Etoiles célestes, accourez en mon âme,

Donnez à votre malheureux amant l'étincelle, la vie.
Ni rose du printemps ceignant mon front pâli,
Ni lueurs venant du ciel n'ont souri à ma vie ;
La nuit est devenue mon cercueil ; les étoiles, des lumineuses ;
La lune ne fait que pleurer, explorant des abîmes.
Il y a ici-bas des malheureux qui n'ont personne pour les pleurer,
C'est pour eux, que Dieu l'a placée au milieu du ciel...
Et le moribond ne désire que deux choses :
D'abord la vie, et puis quelqu'un pour pleurer sur lui.

C'est en vain que les étoiles me prédestinèrent à l'amour,
Et que le rossignol m'apprit à aimer ;
C'est en vain que les brises m'inspirèrent l'amour,
Et que le limpide miroir refléta l'ombre de ma jeunesse ;
C'est en vain que les bosquets se turent autour de moi,
Et que les feuilles discrètes retinrent leur souffle,
Pour ne pas troubler mes rêves sublimes,
Et pour me permettre de ne rêver qu'à elle.
C'est en vain que les fleurs, les germes du printemps,
Encensèrent sans cesse l'autel de mes pensées...
Oh ! ils se sont tous moqués de moi...
D'ailleurs, le monde n'est qu'une divine plaisanterie...

REPENTIR

Hier, lorsque, transi dans les sueurs glacées,
Je m'assoupissais dans une torpeur de mauvais augure,
Et qu'une paire de roses fanées
Brûlaient sur mes joues,
Sans doute, sur mon front devait se refléter
Une pâleur mortelle ;
Je devais planer sur les ailes de la mort,
Pour entendre les sanglots de ma mère...
Alors, j'ai ouvert mes yeux languissants
Et j'ai aperçu les larmes de ma mère...
Ces perles fausses et liquides
Qui sont l'apanage de la plus pure des tendresses...

Ma mère souffrait d'un chagrin atroce,
Dont j'étais la cause...
Oh ! alors une tempête se déchaîna dans ma tête
Et j'ai fait jaillir ce torrent noir...

O Seigneur ! pardonne-moi
Car je venais de voir les larmes de ma mère !...

SPECIALITES CULINAIRES

LES RECETTES DU MOIS

PUREE D'AUBERGINES

Ingrédients :

6 aubergines
1/2 litre de lait (environ)
50 g de beurre
50 g de gruyère râpé
sel - poivre.

Faire griller les aubergines, enlever leur peau, les passer au moulin à légumes.

Sur feu doux, incorporer petit à petit le lait aux aubergines. Ajouter sel, poivre, beurre. Terminer par le gruyère râpé.

KARNI YARIK

(aubergines garnies de viande hâchée, au four)

Ingrédients :

6 aubergines
1/2 kilo de viande de mouton, hâchée
sel - poivre
3 tomates environ - 1 oignon.

Faire frire les aubergines après en avoir coupé l'extrémité - queue. Les disposer dans un plat à four, huilé.

Fendre chaque aubergine dans le sens de la longueur et les saupoudrer d'un peu de sel.

Préparer la farce de la façon suivante :

— Faire dorer dans l'huile, l'oignon hâché

— Y ajouter la viande quelques minutes seulement, sans la faire cuire. Sel + poivre.

— Remplir de cette farce chaque aubergine. Recouvrir entièrement de demi-rondelles de tomates. Mettre au four (20 minutes environ).

A la demande de nos lecteurs, nous essayerons de vous communiquer chaque mois quelques-unes de nos recettes.

Les deux maîfs.

Jean. — Bonjour !

Jacques. — Bonjour !

Jean. — Qu'as-tu ? Tu as l'air triste et désespéré. Un grave ennui te tourmente ? Ne reste pas silencieux, parle !

Jacques. — A quoi bon ! tous les hommes sont ingrats !

Jean. — Mais encore. De quelles personnes veux-tu parler et qu'ont-elles fait de si méprisable pour te mettre dans cet état dépressif ?

Jacques. — A moi, rien ! Mais à un pauvre religieux qui leur a consacré plus de 50 ans de sa vie à les aider et qu'on abandonne à sa triste solitude.

Jean. — Dieu merci ! Il n'y a aucun ennui pour toi !

Jacques. — J'aurais préféré le contraire, car moi, je sais me défendre.

Jean. — Cet homme qui te tient tant à cœur, le connais-tu bien ?

Jacques. — Non !

Jean. — Alors, pourquoi s'occuper de son sort ?

Jacques. — L'injustice me révolte toujours et l'ingratitude est la forme la plus odieuse de l'injustice.

Jean. — Connais-tu les raisons de cet abandon ? Cet homme a peut-être commis des erreurs ?

Jacques. — Je ne connais pas les prétextes invoqués, qui peuvent être vrais, mais on n'abandonne pas un vieillard, je dirais mieux, trois, puisque ses deux sœurs partagent son infortune.

Jean. — S'est-il plaint lui-même de son sort ?

Jacques. — Non ! car toute sa vie, il a préféré la frugalité et l'austérité aux biens de ce monde.

Jean. — De quoi pourrait-il se plaindre, alors !

Jacques. — Lui ne se plaint pas, c'est moi qui suis révolté de ne pas voir chaque semaine frapper à sa porte quelques-uns de ses anciens paroissiens ou de ceux qu'il a aidés à un moment donné, car il n'y a pas beaucoup de familles à Marseille, de quelque confession qu'elles fussent à qui il n'ait pas rendu un service.

Jean. — Que peut-on faire pour lui ?

Jacques. — Faire ce qu'il a fait aux autres. Aller le voir de temps en temps dans sa retraite et lui prouver qu'il n'y a pas eu d'ingratitude de leur côté, mais seulement un oubli qu'ils réparent.

FABRIQUE DE MEUBLES
GHAZARIAN

médaille d'or nf meubles 1966/1967/1969



Armoire Louis XIII

4000 m2 d'exposition

OUVERT LE DIMANCHE

ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES

1ère avenue N° 2
13127, Vitrolles
Tél. 89.27.47

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia